

les plus honnêtes gens d'entre ses sujets, tant grands seigneurs que nobles ou personnes privées. 3.^o Ses alliances avec les rois maures, et ses engagements subsistans encore avec les Sarrasins. 4.^o Son incapacité à posséder le trône d'Espagne, prononcée par le pape, qui, par un jugement solennel, l'en avoit déclaré indigne et déchu, et en avoit donné l'investiture au premier occupant, sur la connoissance que le saint père avoit qu'il avoit embrassé le mahométisme, et qu'il étoit un apostat. 5.^o Enfin, il avançoit que D. Pèdre n'étoit point fils du roi Alphonse, mais un enfant supposé. Que sa mère prétendue, Marie de Portugal, ayant déjà quatre filles, et point d'enfant mâle, accoucha d'une cinquième fille, à la place de laquelle elle eut l'adresse de substituer un mâle qui étoit fils d'un Juif; craignant d'être méprisée et abandonnée de son mari, qui souhaitoit un fils. Que par conséquent, lui D. Henri, étoit le légitime héritier de la couronne de Castille, parce que le roi Alphonse avoit fiancé sa mère Eléonore, qui ne lui avoit accordé ses faveurs qu'à cette condition.

De ces cinq raisons, il y en avoit trois de notoriété publique; mais il est certain qu'elles ne suffisoient pas pour justifier une déclaration de guerre à son roi : les deux dernières étoient très-foibles, et même insoutenables.

Dom Pèdre, dans son manifeste en réponse, laissoit à part les trois premières raisons, parce qu'il ne pouvoit les contredire; sur la cinquième, il dit en deux mots que c'étoit une fable sans preuves, sans témoins, sans vraisemblance, et qui se détruisoit d'elle-même.

Il insista davantage sur la quatrième, et démontra que le saint siège n'avoit aucune autorité sur les couronnes temporelles; il cita nombre d'exemples des premiers papes, et de Jésus-Christ même, qui ont reconnu les princes régnans; il dit que dans les persécutions de l'église on prioit pour les princes persécuteurs quoique païens; enfin, et pour abrégér ses réponses, il se fondeoit pour récuser l'autorité du pape en cette partie, sur les raisons qui ont servi depuis, dans les siècles éclairés, à établir cette maxime et ce principe incontestable.

Quant au crime d'hérésie, d'apostasie et de mahométisme, il dit que le pape n'avoit pas eu l'autorité de prononcer contre un prince de sa dignité sans l'entendre; que même cette autorité n'appartenoit qu'à un concile; mais que l'imputation étoit fausse, et qu'il défioit qui que ce fût d'en fournir une preuve; et quand tout cela auroit été vrai, qu'il n'y avoit aucune cause, aucune autorité pour le déposséder de sa couronne.

Ce dernier raisonnement étoit évidemment juste; mais D. Pèdre avoit trop aigri

les esprits , trop aliéné les cœurs de ses sujets , pour se faire écouter. D. Henri au contraire trouva parmi eux une entière confiance ; il passa pour constant dans toute la Castille que D. Pèdre étoit le fils d'un juif et non du feu roi ; cette opinion , fondée ou non , acheva de le rendre odieux à tout son peuple , et on alla jusqu'à se persuader que D. Henri étoit fils légitime : tant le vulgaire est susceptible des impressions bizarres qui flattent ses caprices.

D'un autre côté , les ecclésiastiques que ce malheureux prince avoit cruellement maltraités , insistoient sur l'excommunication du pape et sur l'interdit qu'il avoit prononcé ; ils prêchoient , écrivoient ou débitoient dans les conversations , tous les raisonnemens que l'ignorance autorisoit dans ce temps-là , et qui ont été tant débattus depuis et réduits au silence dans les siècles suivans. Ils faisoient valoir les exemples de la loi ancienne , et les différentes occasions où Dieu avoit employé le ministère de ses prophètes pour punir des princes criminels. Enfin , ils employoient tous ces lieux communs qui ne subsistent plus , et que nous supprimons comme fastidieux et anéantis.

Mais comme les esprits en étoient encore prévenus alors , ces moyens frivoles avoient tout leur effet , et D. Henri les faisoit valoir pour sa cause. Le conseil de D. Pèdre y opposoit de vigoureuses et so-

lides réponses ; mais la haine que l'on portoit à ce prince cruel et la force des préjugés , faisoient que ses meilleures répliques tournoient encore à son désavantage. Toute la nation vouloit et souhaitoit avec impatience voir une révolution qui achevât sa ruine : tout devenoit pour lui des obstacles invincibles ; rien ne pouvoit plus lui réussir , et jusqu'aux choses sans conséquence , tout étoit mal interprété. Quand il rentra dans la Castille , comme nous l'avons dit , pour y assembler ses forces , c'étoit , selon la voix publique , la peur de ses ennemis qui l'avoit fait fuir devant eux ; il alloit leur abandonner ses conquêtes et ensuite son royaume.

Dès que du Guesclin se fut aperçu que D. Pèdre , sur les premiers avis de son arrivée , avoit abandonné précipitamment les conquêtes qu'il avoit faites en Aragon , il se mit sur ses traces en toute diligence , tant pour répandre le plus qu'il pourroit la terreur parmi les peuples , que pour augmenter d'autant le courage et les espérances de son armée et affoiblir celles de son ennemi. A mesure qu'il avançoit , tout ce qui avoit été enlevé au roi d'Aragon témoigna désirer de retourner sous les lois du prince légitime. Ce roi accompagna Dom Henri jusqu'aux frontières de la Castille , prit congé de lui avec toutes les protestations d'amitié , d'alliance et de fidélité réciproques ; et pour cimenter leur union

par un lien éternel, ils arrêterent ensemble le mariage du prince D. Juan, fils aîné de D. Henri, avec l'infante d'Aragon. En quittant l'armée, ce prince donna une somme de deux cent mille livres pour le payement des soldats, honora du Guesclin du titre de comte, et les autres seigneurs de bienfaits et de marques d'affection; et laissa des siens trois mille hommes de pied et deux mille chevaux.

Le roi de Castille en se retirant, avoit laissé la meilleure partie de ses troupes en garnison dans ses principales places, afin de retarder par ce moyen la marche et les progrès de ses redoutables ennemis, et les consumer par les longueurs et les fatigues des sièges; car il pensoit assez bien de du Guesclin et de son habileté dans son métier, pour le croire incapable d'aller en avant dans la Castille, sans s'être rendu maître des places qu'il laisseroit derrière lui. Il avoit raison d'en juger ainsi, et du Guesclin ne le laissa pas manquer d'occasions de lui rendre la même justice. Le roi d'Aragon et D. Henri, connu encore à l'armée sous le nom de comte de Trans-tamare, lui avoient abandonné absolument et sans restriction cette grande affaire à conduire et le commandement des troupes, comme au plus grand capitaine du monde. Il prenoit si bien ses mesures, que soit qu'il assiégeât une place, soit qu'il fit un campement, il se rendoit toujours maître

des environs, et jamais il ne craignoit aucune surprise : d'ailleurs, ses marches étoient si sages et si bien combinées, que bien loin que les Castellans fussent tentés de rien entreprendre, ils n'osoient seulement pas se montrer ; en sorte que les pourvoyeurs de l'armée avoient entière liberté de se fournir de toutes choses en abondance.

Après avoir passé la rivière d'Ebre et être entré en Castille, la première place que du Guesclin trouva sur sa route, fut la ville de Mugalon, forte par son assiette et par les bonnes fortifications qu'on y avoit faites. Don Pèdre, qui la regardoit comme la clef de la Castille, en avoit confié la garde à un de ses principaux et plus expérimentés capitaines, l'avoit munie de tout le nécessaire, et y avoit mis une garnison capable de la défendre.

L'état où l'on trouva cette place fit hésiter de l'assiéger, et on disoit pour raison que la difficulté de s'en rendre maître et la longueur du siège rebueroient le soldat, et augmenteroient le cœur aux ennemis ; qu'il étoit plus à propos de suivre D. Pèdre que l'on savoit être à Burgos, l'assiéger dans cette grande ville, la prendre, et par ce moyen terminer tout d'un coup la guerre dès son commencement.

Du Guesclin ne fut pas de cet avis, il remontra au contraire que de la prise de Mugalon dépendoient l'honneur et la ré-

putation de l'armée, ainsi que le succès de toute l'entreprise; que si on le laissoit en arrière, cela diminueroit l'effroi où les troupes castillanes étoient actuellement, et leur donneroit le temps et la hardiesse de s'assembler; que ce seroit manquer de prudence, et faire une faute contre toutes les lois de la guerre; que c'en seroit une autre bien grande de n'avoir pas une place de retraite en cas de quelque disgrâce; que par la prise de Mugalon, qui n'avoit rien d'impossible pour tant de vaillans hommes, la réputation de leurs armes se répandroit dès leur coup d'essai, et s'affermiroit si constamment, qu'elle ôteroit à D. Pèdre ses amis et ses espérances à mesure que l'on prendroit ses villes. Que de proposer d'aller l'assiéger dans Burgos, cela seroit faisable si on en étoit assez proche pour pouvoir s'y rendre dans un jour, et si on étoit assuré qu'il osât s'y tenir et s'y défendre; mais qu'il y avoit au contraire tout lieu de juger qu'il la muniroit, y mettroit bonne garnison, de bons commandans, et s'en retireroit dès qu'il sauroit que l'armée s'y achemineroit: qu'il étoit encore à craindre que la garnison et la bourgeoisie d'une aussi grande ville ne se défendissent avec la dernière opiniâtreté, pour n'avoir pas la honte d'avoir été les premiers vaincus, et forcés de se soumettre à D. Henri: qu'ainsi son avis étoit qu'il falloit sur l'heure même envoyer sommer

le gouverneur de Mugalon de rendre sa place , et en cas de refus , l'attaquer de toutes parts.

L'avis de du Guesclin fut agréé de tout le monde , et suivi. L'armée étant arrivée proche des murailles de la ville , à la longueur d'un jet d'arc , D. Henri , accompagné de quelques officiers , s'avança sur le bord du fossé , et fit appeler le gouverneur qui étoit de sa connoissance. Il lui fit observer les grandes forces avec lesquelles il étoit prêt à l'assaillir ; lui dit qu'il le connoissoit pour un brave et vaillant capitaine ; qu'il auroit trop grand regret de le voir prendre le parti de la résistance , et lui grand tort de s'opiniâtrer à soutenir les intérêts du plus mauvais prince qui fût au monde , d'un homme à la cruauté et à l'avarice duquel rien n'avoit échappé ; indigne par toutes sortes de raisons de porter une des plus belles couronnes de la terre , et d'avoir des serviteurs fidèles , si ce n'étoit d'aussi méchans hommes que lui.

Le gouverneur répondit que son parti étoit pris de défendre sa place , de s'ensevelir sous ses murailles , ou d'y faire périr tous les ennemis de son maître ; mais que ce qui lui donnoit le dernier étonnement , c'étoit de voir un prince de sa naissance et de sa considération , qui devoit aussi bien que lui sacrifier sa vie pour la gloire et les intérêts de sa patrie , être à la tête de ses ennemis , et avoir appelé des étran-

gers pour porter le fer et le feu dans le sein de sa propre nation, et la remplir de larmes et de ravages; mais que Dieu, vengeur des perfidies, ne souffriroit pas qu'il jouît de la sienne; qu'il se serviroit de ces mêmes étrangers pour l'en punir, en permettant que s'il étoit possible qu'ils conquissent le royaume de Castille, ils profitassent de son usurpation, en l'en chassant lui-même et en se maintenant dans leurs conquêtes.

Sur cette réponse qui ne demandoit pas de réplique, le prince se retira, et du Guesclin à l'instant donna tous les ordres nécessaires pour l'assaut. Il ordonna trois attaques tout à la fois: la première par les Français et les Bretons ensemble, lui à leur tête; la seconde, des Espagnols commandés par D. Henri en personne; la troisième, des Anglais et Aragonois. En trois heures de temps le fossé fut comblé de pierres et de fascines, car tous les outils et matériaux étoient préparés, et tous travailloient avec une ardeur incroyable. Alors les trompettes sonnent l'assaut, le soldat s'attache à la muraille, plante des échelles de toutes parts, et monte avec intrépidité. Les assiégés n'en montroient pas moins à se défendre; et pendant que du côté de l'armée on faisoit pleuvoir les flèches sur eux pour soutenir l'attaque, on voyoit les hommes, les femmes et les enfans même se mettre en danger de périr pour la dé-

fense de leur ville ; ils versôient des chaudière d'huile , de poix ou d'eau bouillante, lançoient des pots à feu , et faisoient couler de dessus les murs de longues pièces de bois , avec lesquelles ils renversèrent un bon nombre de ceux qui escaladoient.

Les assaillans cependant faisoient les plus grands efforts. Du Guesclin s'avisâ d'une ruse ; il persuada aux siens que les Anglais étoient déjà sur les murailles , et qu'ils n'auroient pas l'honneur de cette première entreprise , s'ils ne redoubloient de courage. Comme il s'aperçut que les assiégés étoient fort occupés à se défendre, il ordonna à Guillaume Boistel de faire percer la muraille , ce qu'il exécuta si promptement , qu'en moins d'une heure il fit une ouverture à passer deux hommes de front. Du Guesclin s'y jeta le premier l'épée à la main et sa hache d'armes pendue au cou ; dans ce même moment , un gentilhomme normand avoit gagné le haut des murs , et y avoit planté son enseigne. Alors les assiégés s'aperçurent qu'ils étoient perdus , et laissant la défense des murailles , ils se sauvèrent dans le château qui étoit assez fort. Les assiégeans se trouvant les maîtres , et n'ayant plus d'ennemis à combattre , entrèrent en foule dans la ville , la mirent au pillage , et le soldat victorieux ne laissa rien échapper à sa fureur et à son insolence , sans que les capitaines pussent l'en empêcher. Il n'y eut aucun quartier

pour les Juifs et pour les Sarrasins qui s'y trouvèrent; tous furent impitoyablement massacrés; mais on épargna le sang des habitans et des chrétiens.

La ville étant ainsi soumise, le vainqueur marcha vers le château, qui ne se fit pas assaillir. Ceux qui s'y étoient réfugiés, voyant le désordre de la ville, prièrent qu'on le fit cesser, et qu'ils alloient se rendre à discrétion. Du Guesclin accepta leur condition; il fit prisonniers les Juifs et les Mahométans échappés du carnage, renvoya le gouverneur et ses soldats sans armes ni bagages, et pardonna aux bourgeois. Ainsi Mugalon fut la première place qui tomba au pouvoir du comte de Transtamare et le commencement de sa conquête.

Le prince quitta la ville dès le lendemain avec une partie de l'armée, et Bertrand y demeura deux jours avec le reste, pour faire faire les réparations nécessaires et mettre toutes choses en ordre, et suivit la route du prince, qui chemin faisant attaqua et soumit deux ou trois places; en sorte que tous les habitans du plat pays, petites villes et bourgs, envoyèrent des députés pour implorer sa protection, et lui jurer fidélité.

Sur la route de Mugalon à Burgos, on trouve la ville de Birbiesça, qui est une grande et forte place; elle avoit pour gouverneur Men Rodriguès de Sanatrias, qui

fit une fanfaronade bien digne d'un Espagnol. Il envoya à du Guesclin un héraut pour le prier de ne pas passer outre, sans lui donner quelques heures de son temps et quelques assauts; que ce seroit lui faire un affront et un témoignage de mépris que de l'oublier, et qu'au contraire ce seroit un service à lui rendre, que de lui procurer les moyens de mériter son estime et son amitié par la manière dont il le recevroit. Ce gouverneur étoit homme de grand courage, très-accrédité parmi les troupes; il tenoit une des meilleures places de toute l'Espagne, et comptoit sur la valeur de sa garnison et sur la brave disposition des habitans qu'il voyoit résous à se défendre jusqu'à la mort.

La même raison qui rendoit ce gouverneur si résolu, fit que l'on hésita au conseil de guerre si on iroit attaquer Birbiesça; on prévoyoit les longueurs d'un pareil siège et la perte des hommes devant une ville si bien fortifiée et défendue par les plus vaillans hommes d'Espagne. Il avoit été seulement arrêté qu'on s'y présenteroit, et que suivant la contenance du gouverneur et des habitans, on aviseroit sur ce que l'on auroit à faire; mais la bravade de cet officier décida la question. Du Guesclin jugea qu'il n'y avoit plus à balancer, et exposa que si on manquoit à l'attaquer et à le forcer dans sa place, les ennemis en deviendroient trop glorieux et plus ras-

surés qu'ils ne l'étoient. Il prit sur lui, sans délibération, de rendre réponse au héraut, « Allez, lui dit-il, dire à votre maître de notre part, que nous satisferons sa curiosité, et qu'il va voir des hommes qui ne s'étonnent ni de la hauteur des murailles, ni de la profondeur des fossés, et qui ont des ailes pour franchir tout cela. » Il fit, suivant son usage, un présent au héraut et le congédia : deux jours après il se trouva avec toute l'armée à la vue de Birbiesca.

Il fit son campement, distribua ses quartiers et alla reconnoître la place, et dès qu'il fut de retour chez lui, le même héraut qui lui avoit porté la première bravade du gouverneur, lui en apporta une seconde : ce fut un présent des meilleurs vins d'Espagne, accompagné de ses remerciemens de la peine qu'il avoit prise de venir lui faire visite. Du Guesclin reçut le présent, et manda au gouverneur qu'il voyoit qu'il étoit un fort galant homme, et qu'il lui donnoit sa parole de le faire attaquer si vivement, que sa défense lui seroit honneur, et à lui la réduction de sa place.

La journée du lendemain se passa à faire les dispositions pour un assaut général ; on donna aux Anglais la commission du quartier des Juifs ; du Guesclin choisit une des portes de la ville pour lui et ses Bretons. Le maréchal d'Andrehan prit un autre quartier pour le reste des Français ; et le prince avec ses Espagnols avoit l'œil par-

tout pour donner du secours où il en seroit besoin. La nuit se passa dans le repos ; le gouverneur prit ce temps pour tenter une sortie , et brûler les fascines dont le fossé étoit comblé : il s'adressa au quartier des Anglais ; mais l'ordre étoit si bien donné par-tout , que sa tentative ne lui réussit pas , et que sa troupe se retira dans la ville sans avoir pu entreprendre rien.

Dès que le jour fut venu , on marcha bravement vers la ville qui avoit une double enceinte de murailles ; on gagna la première , après quoi il fallut recommencer l'assaut de la seconde. Si l'on attaquoit bien d'un côté , on se défendoit de l'autre vigoureusement. Du Guesclin , qui avoit auprès de lui le jeune comte de la Marche , prince du sang , fait attaquer la porte qu'il s'étoit réservée , et la force , après avoir vu périr à ses yeux plusieurs de ses braves soldats. Mais en la forçant , il n'en étoit pas plus avancé ; les assiégés avoient fait un retranchement derrière , et ne l'avoient défendue que par bravoure et pour faire perdre du temps aux assiégeans. Eustache de la Houssaye , brave chevalier Breton , dont il a déjà été parlé , se jeta dans le fossé pour monter contre la muraille ; mais il lui fut jeté des créneaux une grosse pierre , dont il eut un bras rompu.

Les Anglais qui avoient fait leur attaque du côté du quartier des Juifs , étoient parvenus à percer la muraille à coup de pics

et de tranches. Quelques-uns d'entr'eux s'étant glissés per-là dans la ville, prirent en queue les Juifs qui étoient sur le haut des murailles, et les attaquèrent de façon qu'ils les firent retourner pour se défendre; cela donna moyen à ceux qui escaladoient de parvenir jusqu'en haut; et les uns et les autres tombant sur ces malheureux, après un carnage horrible d'un grand nombre, firent le surplus prisonniers. Les Anglais s'avancèrent ensuite à la seconde enceinte, où ils ne trouvèrent presque personne pour la défendre.

Cependant le maréchal d'Andrehan et du Guesclin travailloient merveilleusement chacun de son côté, et si heureusement, qu'ils se trouvèrent presque au même temps sur les murailles avec tout leur monde, et les enseignes des assiégeans furent plantées de tous côtés. Alors l'effroi se mit parmi les assiégés, et du Guesclin ayant fait de sa main ce vaillant gouverneur prisonnier au moment qu'il faisoit sa retraite, la seconde enceinte ne fut pas bien difficile à attaquer et à forcer. Les ennemis se jetèrent en foule dans une grosse tour, où on les somma de se rendre: sur leur refus, du Guesclin y fit mettre le feu; en sorte que tous y furent misérablement brûlés, et avec eux quelques-uns des gens de l'armée qui étoient entrés pêle-mêle en les poursuivant de trop près.

Cette tour étant ruinée, le soldat eut la

liberté de piller ; il se répandit bientôt dans toute la ville, et fit un butin immense. Le prince D. Henri y entra et fit cesser le meurtre et le pillage ; ensuite il fit assembler les habitans, et reçut d'eux le serment de fidélité. Du Guesclin qui avoit donné le gouverneur son prisonnier à garder à quelques chevaliers bretons, alla lui faire une visite, et trouva un homme dont la disgrâce n'avoit en rien abattu le courage : il le mit à rançon ; ensuite de quoi, pour le surpasser en générosité comme il l'avoit vaincu par la force, il lui remit sa rançon, et lui rendit sa liberté, sa femme, ses enfans et tous ses biens. Celui-ci, confondu d'une si grande générosité, tomba à ses genoux, et lui dit ces belles paroles : « Vous me voyez en cette posture pour vous rendre grâce ; vous ne m'y auriez jamais vu pour vous la demander, pas même la vie. J'ai été votre ennemi et vous ai résisté quand vous avez eu les armes à la main ; mais en ce moment votre victoire est plus belle que de m'avoir fait prisonnier : votre valeur incroyable a surmonté ma fortune, et vous a rendu maître de ma place ; mais cette magnanimité que vous venez de me faire voir, rend votre victoire complète, et vous le maître de mon cœur même. Vivez, brave Bertrand, vivez pour faire des heureux et l'être vous-même ; et que la victoire vous charge de lauriers par-tout où vous porterez vos armes contre d'autres

princes que le mien. » Ensuite ils se séparèrent pénétrés de la plus haute estime l'un pour l'autre.

Aussitôt que cette ville de Birbiesca eut été soumise, deux bourgeois en sortirent secrètement, et prirent avec toute la diligence possible la route de Burgos pour en porter la nouvelle au roi D. Pèdre, avant que le bruit en fût répandu, pour qu'il avisât à ce qu'il auroit à faire dans une circonstance aussi critique. Leur bonne volonté fut mal payée. D. Pèdre, suivant dans l'infortune le torrent de ses passions, et incapable de modération, traita ces deux fidèles sujets, de traîtres et d'imposteurs, et les fit pendre. Cette cruelle et injuste exécution n'empêcha point la nouvelle d'être bientôt confirmée et répandue dans toute la Castille. Le cruel commença à ouvrir les yeux, et à reconnoître que quelque solide et constante que soit la grandeur des rois, elle n'est pas à l'abri des revers, et même d'une chute totale. Cette réflexion tardive le jeta dans une mélancolie noire et profonde, comme ne comptant plus sur rien après la perte d'une place qu'il avoit regardée comme une barrière où les ennemis devoient se consumer. Il avoit un fidèle sujet et sincère ami, qui lui étoit réellement attaché de cœur et d'affection, Dom Fernand de Castro : il le conjura de ne le pas abandonner dans l'extrémité où il se trouvoit, et de le soutenir par ses bons

et salutaires conseils. Ce seigneur jugeoit sainement de la situation où son maître étoit ; néanmoins il ne laissa pas de lui donner de bonnes espérances , et de le consoler , en lui persuadant de son mieux que ses affaires n'étoient pas sans remède ; que la perte de deux ou trois places peu importantes au commencement d'une guerre civile , ne devoit pas le décourager ; qu'il étoit encore roi de Castille , de Séville et de Léon , et qu'avant que ses ennemis fussent arrivés au point où leur ambition tendoit , ils auroient bien des places fortes à réduire et des sujets à corrompre ; que ces petits désavantages même tourneroient à son profit , en ce que ses bons et fidèles serviteurs s'en détermineroient plutôt à se ranger à leur devoir et à le venir joindre , pour le venger de l'insolence d'un bâtard , de sa révolte et de son infidélité ; qu'il falloit cependant quitter Burgos , de peur de surprise , parce que si les ennemis pouvoient l'y surprendre , ils l'y assiégeroient infailliblement , et qu'il n'étoit pas de la dignité d'un grand roi comme lui de se mettre dans le cas de défendre une place assiégée ; que cependant il devoit avant que de sortir de Burgos , donner aux peuples des raisons de son départ , tant pour leur donner bonne opinion de ses affaires , que pour soutenir leur attachement et leur courage.

Dom Pèdre trouva ce conseil fort sage :

il fit courir le bruit qu'il avoit reçu des nouvelles de Tolède, qui lui marquoient que sur un différend survenu entre deux particuliers, toute la ville étoit en division; que déjà on s'étoit assemblé de part et d'autre, qu'on en étoit venu aux mains, et qu'il y avoit eu beaucoup de sang répandu; que pour arrêter le mal avant qu'il allât plus loin, sa présence et son autorité étoient nécessaires. Cette résolution prise, il fit venir devant lui les principaux habitans de Burgos, leur exposa ce que l'on vient de voir et la nécessité de son voyage, les assura qu'il seroit de retour dès que cette affaire seroit terminée, et leur recommanda de veiller à son service pendant son absence et de ne pas s'écarter de leur fidélité constante.

En partant de Burgos, D. Pèdre envoya sous le nom de D. Fernand de Castro, au camp du comte de Tránstamare, pour lui faire des propositions d'accommodement. D. Fernand feignoit d'agir de son propre mouvement, et de se faire médiateur entre les deux princes. D. Henri ayant reçu le message, consulta du Guesclin sur la réponse qu'il devoit faire à ces propositions. Bertrand lui répondit avec son humanité naturelle, que s'il y avoit moyen de faire une bonne paix, solide et avantageuse, il lui conseilloit de n'en pas mépriser l'occasion. Mais le prince qui arrivoit en ce moment-là dans la ville de Calahorra, dont

les bourgeois lui avoient ouvert les portes et s'étoient volontairement soumis à son obéissance, rejeta toutes les propositions qu'on lui faisoit. Cette nouvelle conquête qui ne lui coûtoit rien, le flattoit si fort et lui présentoit l'état de ses affaires si avantageux, qu'il crût ne devoir faire autre chose que de pousser la guerre. En effet, on le regardoit déjà dans la Castille comme un libérateur; les villes souhaitoient d'entrer sous sa domination, ses forces s'augmentoient tous les jours à mesure qu'il alloit en avant : d'ailleurs quelle sûreté pouvoit-il y avoir pour lui à traiter avec un prince aussi méchant et aussi artificieux que D. Pèdre, qui l'avoit offensé d'une manière irrémissible, et dont il ne pouvoit attendre qu'une feinte apparence de grâce, qui couvriroit un désir éternel de vengeance contre lui et sa famille, quelques traités, quelques sermens qu'il pût faire pour confirmer la paix ?

D'un autre côté son conseil secondoit son ambition, et lui persuadoit de prendre hautement le titre de roi de Castille. Quoiqu'il ne souhaitât rien plus ardemment, il y avoit pour le moment une secrète répugnance, soit par la crainte de s'exposer à tomber de trop haut, si la fortune lui devenoit contraire; soit qu'il crût qu'il lui convenoit mieux de ne pas laisser paroître trop d'ambition, et de ne pas perdre l'affection et la confiance des peuples, n'y

ayant encore aucune nécessité de se presser sur cet article. Mais une raison essentielle le contenoit : il ne vouloit pas donner lieu à la cour de Rome de le considérer comme roi de Castille, en vertu de l'interdit prononcé contre D. Pèdre et de l'investiture accordée par le pape à lui ou au premier occupant, et qu'en conséquence de ce principe, les papes prétendissent dans la suite avoir acquis un droit imaginaire sur ce royaume, dont il vouloit conserver la souveraineté et les droits inviolablement. Et quoiqu'il voulût bien tirer parti de cet interdit pour l'avancement de ses affaires et de ses desseins, il ne vouloit cependant point paroître s'en être prévalu, pensant au contraire que les papes n'ont absolument, ni en aucune circonstance que ce soit, le droit d'étendre leur puissance sur le temporel des rois.

Par ces considérations, il refusoit constamment de se prêter aux désirs de ses amis, et de consentir à prendre le titre de roi ou de se le laisser donner. Du Guesclin présent à cette délibération et qui en sentit l'importance, prit la parole, et représenta au prince qu'il ne devoit pas s'opiniâtrer plus long-temps contre l'avis général de toute son armée : « Souffrez, dit-il, seigneur, que nous joignons tous nos très-humbles prières pour vous résoudre à vaincre votre modestie, et à ne pas préférer votre opinion particulière aux

vœux de toute l'Espagne entière et à l'affection de tous vos serviteurs. Considérez, s'il vous plaît, la différence qui est entre vous et D. Pèdre : ses crimes le renversent du trône, et vos vertus vous y appellent. Il n'est point question ici de l'interdit du pape, ni des prétentions que la chambre apostolique pourroit avoir un jour : c'est votre épée et un juste sujet d'une vengeance naturelle et légitime qui déposèdent le tyran ; c'est sa cruauté, ses perfidies, ses impiétés qui ont occasioné cette guerre : vous n'êtes armé que pour votre défense. Quelque intérêt que nous prenions tous, et que vous deviez vous-même prendre à votre gloire, c'est l'intérêt de toute la nation qui est aujourd'hui à considérer : ce changement est devenu nécessaire, puisqu'elle vous souhaite pour son roi : ce titre vous est nécessaire dans la circonstance présente ; Dieu y a attaché un caractère qui est sa propre image, et qui inspire aux peuples l'amour, le respect et l'obéissance. Au reste, votre armée victorieuse a droit de vous proclamer roi, comme autrefois les armées romaines ont donné des empereurs à l'univers entier. Soyez assuré, seigneur, que les mêmes soldats qui vous auront déferé ce glorieux titre, vous maintiendront sur le trône jusqu'à la dernière goutte de leur sang. » Quand du Guesclin eut fini ce discours, il s'écria tout desuite et sans s'interrompre :

Vive le roi Dom Henri II, par la grâce de Dieu, le victorieux, roi des deux Castilles, de Séville et de Léon ! Alors toute l'assemblée s'écria : Vive le roi ! tout d'une voix ; toute l'armée en fit autant , et les voix de la bourgeoisie firent retentir l'air de Vive le roi ! C'est ainsi que D. Henri fut proclamé et reconnu roi dans la ville de Calahorra. Le premier acte de sa royauté fut de donner à du Guesclin le comté de Borgia, en reconnoissance de ses services et de son attachement (et peut-être de ce qu'il venoit de faire) ; il fit des présens aux seigneurs et aux capitaines qui se trouvèrent près de lui , et distribua une grande somme d'argent aux soldats.

Aussitôt la proclamation , et en attendant le couronnement avec tout l'appareil royal et suivant l'usage de la Castille, on arbora l'étendard royal, sous les auspices duquel et sans perdre un moment on prit le chemin de Burgos, où le couronnement devoit se faire et où étoient déposés les ornemens royaux.

D. Henri, avant que de partir pour cette capitale, envoya donner avis aux habitans, que Dieu l'ayant élevé sur le trône de Castille par la voix des grands, de toute l'armée et du peuple, il alloit se rendre dans leur ville pour y prendre les ornemens royaux, s'y faire sacrer, prêter les sermens usités, et recevoir ceux de la nation, suivant qu'il avoit été de tout temps pratiqué par les

roisses prédécesseurs. Qu'il leur enjoignoit de se disposer pour cette cérémonie, et qu'il espéroit de leur affection qu'ils ne négligeroient rien pour la rendre auguste, et pour qu'on ne manquât à rien de ce qui appartenoit à un si grand jour.

Cette nouvelle et les ordres qui l'accompagnoient, surprirent étrangement cette bourgeoisie qui n'en avoit encore aucun avis : il y en eut quelques-uns qui opinèrent d'abord de répondre à D. Henri que la ville de Burgos ne connoissoit d'autre roi de Castille que D. Pèdre ; mais on se ravisa, et on prit l'intervalle d'un jour pour se consulter et convenir de la réponse qu'il y auroit à faire.

Pendant les délibérations, le peuple s'assemble dans les rues, sachant que D. Henri venoit chez eux avec une armée puissante et victorieuse. Il déclare qu'il n'y a point deux partis à prendre ; que ce prince les soumettra de force, si on ne le reçoit pas de bonne grâce ; que D. Pèdre n'a ni la volonté ni le pouvoir de les défendre, et qu'il les a abandonnés par une fuite honteuse ; que D. Henri est un prince rempli de vertus, et l'autre le plus vicieux de tous les hommes ; qu'ainsi il n'y avoit pas à balancer, et qu'il falloit recevoir D. Henri et le couronner.

La bourgeoisie de Burgos étoit composée d'hommes de trois religions, de Chrétiens, de Juifs et de Mahométans. Pour éviter

les contestations qui auroient pu survenir si on eût fait la délibération dans une assemblée générale, il fut convenu que ceux de chacune de ces trois religions s'assembleroient en leur particulier, se consulteroient, et chargeroient des députés de se trouver avec les autres au conseil qui seroit tenu dans la maison de ville, et que là on prendroit une résolution définitive.

Dans l'assemblée des Chrétiens, qui formoient la principale et la plus nombreuse portion de la bourgeoisie, l'évêque (1) qui y présidoit, dit que Dieu dans sa colère avoit donné à l'Espagne, en la personne de D. Pèdre, un roi pour la châtier de ses péchés, que Dieu apaisé leur amenoit lui-même un prince de sa main et selon son cœur, et qu'il avoit orné de toutes les vertus royales; que D. Henri étoit un présent de la miséricorde divine, qui avoit désarmé sa justice. Que la différence entre un roi cruel et insupportable à toute la nation, et un prince plein de bonté, de sagesse et de modération, étoit un augure certain de la prospérité future du royaume; que les grandes qualités du nouveau roi alloient essuyer les larmes que l'inhumain D. Pèdre avoit fait répandre aux grands comme aux petits; que ce

(1) C'est aujourd'hui un riche archevêché érigé en 1574, sous le règne de Philippe II.

grand événement étoit visiblement un miracle de la Providence, et un ordre de s'y soumettre, puisque cette Providence avoit mis dans les mains de Dom Henri, contre toute apparence, des forces suffisantes pour contraindre ceux qui résisteroient à la volonté divine, et qui attireroient par cette désobéissance la colère de Dieu sur eux, et la ruine de leurs familles et de leur patrie.

Ce discours du prélat entraîna tous les esprits et toutes les voix; tous y applaudirent et témoignèrent leur empressement de voir D. Henri dans leur ville et de recevoir ses lois. Le même parti fut pris dans l'assemblée des deux autres sectes, en sorte que les députés s'étant trouvés au rendez-vous, il n'y avoit plus rien à consulter, sinon ce qu'il y auroit à faire pour la réception du nouveau roi.

On commença par envoyer au-devant du prince vingt des plus qualifiés habitans, pour lui présenter les respects de la ville, avec les honneurs dus à la majesté royale, et l'assurer de l'obéissance et de la fidélité de ses sujets. Ces députés le trouvèrent encore dans Calahorra, où il attendoit le retour de son envoyé, ayant seulement fait avancer quelque cavalerie pour investir Burgos, en cas que cette grande ville eût balancé à le reconnoître.

Les députés introduits en la présence du nouveau roi, se jetèrent à ses pieds,

et lui firent leur harangue accompagnée d'abondantes larmes, qui exprimoient leur affection et leur tendresse beaucoup mieux que leurs paroles. Le roi pénétré d'une si vive expression de leurs sentimens, leur donna des témoignages sensibles de sa satisfaction et du contentement qu'il avoit de la conduite de leurs concitoyens; et sans déplacer confirma de son propre mouvement tous leurs privilèges, et en ajouta de nouveaux. Puis prenant par la main celui qui avoit porté la parole, il le mena à du Guesclin, et en le lui montrant; Voilà, dit-il, celui qui vous a donné un roi; c'est par sa faveur et par sa voix que Dieu m'a mis la couronne sur la tête. L'orateur regarda avec admiration cet homme extraordinaire, dont la renommée avoit porté le nom et les exploits jusque dans Burgos : il se jeta à deux genoux devant lui et lui dit : « Seigneur, vous avez rendu à la Castille un service inestimable; elle est heureuse et glorieuse d'être vaincue par vous; le souvenir de votre nom lui sera précieux jusqu'à notre dernière postérité. » Bertrand le releva et lui dit seulement, que la fidélité des habitans achèveroit leur bonheur que l'armée n'avoit fait que commencer. Le roi congédia les députés, et leur promit qu'il seroit chez eux dans cinq ou six jours. Ils reprirent ensuite le chemin de leur ville pour y porter de si bonnes nouvelles, et annoncer la

prochaine arrivée du roi , pour que tout fût disposé pour sa réception.

Le prince partit enfin comme il l'avoit promis , et quand il fut à quatre lieues près de Burgos , il trouva à sa rencontre tous les corps de la bourgeoisie, précédés par huit des principaux, portant les clés de la ville chacun au bout d'une lance , la ville ayant huit portes. A une demi-lieue de distance des faubourgs , il trouva l'évêque avec tout le clergé venant processionnellement au-devant de lui, croix et bannières levées.

Leroi et tous ceux qui l'accompagnoient descendirent de cheval : il se mit à genoux pour remercier Dieu des grâces dont il le combloit, et il entra dans la ville précédé de cette nombreuse procession. Toutes les cloches annoncèrent son entrée : il trouva les rues tendues des plus belles tapisseries, et les fenêtres garnies de toutes les dames, parées de leur mieux , pour célébrer un si beau jour ; elles faisoient entendre leurs cris de joie et leurs vœux pour sa prospérité, en lui donnant mille bénédictions. Les rues par où il passoit étoient jonchées de fleurs, et par-tout l'air retentissoit des plus belles voix et des instrumens de musique. Parmi tant de pompe, de magnificence et de joie publique, on entendoit le nom de du Guesclin proclamé par tout ce peuple ; en sorte qu'il partageoit presque avec le roi les acclamations et les honneurs de ce triomphant spectacle.

Ce cortège accompagna le roi à l'église cathédrale, où il rendit ses premiers hommages et ses actions de grâces à Dieu : de là on le conduisit au palais des rois de Castille, où il trouva un souper que la ville lui avoit préparé avec toute la magnificence, la somptuosité et la délicatesse imaginables.

Le roi, avant que de se faire couronner, souhaitoit la présence de la reine sa femme qu'il avoit laissée en Aragon ; mais elle avoit prévenu son intention, et s'étoit approchée à mesure qu'elle avoit appris qu'il avançoit dans la Castille ; en sorte qu'au bout de huit jours elle fut auprès de lui. Son arrivée annoncée dans la ville y renouvela la joie de tous les habitans : du Guesclin, à la tête de cinquante des principaux seigneurs de l'armée, alla par ordre du roi à une lieue de la ville au-devant d'elle. La reine avoit avec elle trois sœurs du roi son mari ; elles étoient dans un char doublé de drap d'or et enrichi de pierreries, suivi de plusieurs autres presque aussi magnifiques, où étoient les dames de sa cour.

Sitôt qu'elle aperçut du Guesclin et son cortège, elle mit pied à terre aussi bien que toutes ses dames ; ils étoient déjà tous descendus de cheval, dès qu'ils avoient aperçu les équipages de la reine, pour lui témoigner plus de respect. La reine reconnoissant de loin du Guesclin à la tête,

oublia sa dignité et presque la bienséance; elle doubla le pas, se jeta à son cou et l'embrassa de tout son cœur: « C'est vous, lui dit-elle avec transport, vaillant du Guesclin, c'est vous que je dois regarder toute ma vie comme le protecteur de ma maison; c'est à vous que je dois l'état royal où je me vois montée contre toutes mes espérances. — Ce n'est pas moi qu'il en faut remercier, madame, répondit du Guesclin; ce sont les vertus du roi votre époux et les vôtres, que la justice de Dieu a récompensées d'une des plus belles couronnes du monde. »

Cependant les princesses, sœurs du roi, considéroient du Guesclin avec étonnement, et ne trouvoient pas que sa figure répondît à tant de merveilles qu'elles avoient entendu dire de lui; elles ne pouvoient comprendre que cet homme dont la renommée leur avoit fait entendre les faits d'armes extraordinaires, et qui en dernier lieu étoit l'auteur de l'élévation du prince leur frère sur le trône, fût d'une représentation si désavantageuse; et disoient qu'il étoit un exemple bien vrai, que la vertu surpasse la bonne mine.

Après que la reine eut reçu les complimens des seigneurs venus avec du Guesclin et ceux des habitans de Burgos, elle monta sur une mule d'Aragon, couverte d'une housse et d'un harnois tout éclatans d'or et de pierreries, qui étoit un présent

des mêmes bourgeois. Elle voulut que du Guesclin, à qui elle crut ne pouvoir faire trop d'honneur, eût celui de marcher à côté d'elle ; et les dames de sa cour, au nombre de cinquante, ayant trouvé aussi des montures toutes prêtes, ne remontèrent plus dans leurs chars. La reine et chacune de ses dames avoient leur chevalier auprès d'elles, et dans ce brillant équipage on poursuivit la route jusqu'à Burgos.

La reine avant que d'y entrer, fut haranguée par tous les ordres de la ville : le clergé lui fit hors des portes la même réception qu'il avoit faite au roi : enfin, on n'oublia rien pour lui faire connoître la joie, le respect et l'attachement des habitants. Elle se rendit à la cathédrale, où elle fut reçue et complimentée par l'évêque, et de là au palais, où elle trouva le roi, accompagné du comte de la Marche et de tous les seigneurs, qui attendoit cette illustre épouse, pour partager avec elle sa gloire et son triomphe, comme elle avoit partagé avec lui ses disgraces.

Enfin, le jour de son couronnement arriva. Cette auguste cérémonie se fit le jour de Pâques 1366, avec toute la magnificence possible, et avec la joie la plus générale de la part du peuple, par l'évêque de Burgos, dans le monastère de *Las Huelgas* (1).

(1) C'est un monastère de filles en possession de l'honneur du couronnement des rois.

Lorsqu'on fut de retour au palais pour le repas royal, la reine, avant que de se placer, dit au roi son mari, qu'elle avoit une prière à lui faire; mais que par provision, elle le prioit de lui promettre de ne la pas refuser; le roi lui jura de lui accorder d'avance tout ce qu'elle voudroit de lui. Aussitôt elle appela du Guesclin, et lui dit: Puisque le roi me le permet, je vous donne le comté de Transtamare qui est à moi. Du Guesclin lui rendit grâces comme il le devoit, de sa générosité vraiment royale. Le roi alors prit la parole, et lui dit: Pour confirmer ce que la reine vient de faire, j'y ajoute le comté de Soria, dont je vous fais présent; et Bertrand confus de tant de bienfaits, ne put que recommencer ses actions de grâces.

Le lendemain, le roi assembla l'armée et la bourgeoisie; il dit à ses officiers qu'il vouloit récompenser autant qu'il le pourroit leurs services et leur valeur, il commença par notre héros qu'il éleva à la dignité de connétable de Castille, et le fit duc de Molinès (1). Il distribua des terres et des titres aux seigneurs, à proportion de leurs mérites; et pour rendre cette journée à jamais mémorable, il ajouta de nouveaux

(1) Les historiens ne nous apprennent pas si ces trois titres de comte de Transtamare, comte de Soria et duc de Molinès, étoient héréditaires; il y a apparence qu'ils n'étoient qu'à vie.

privilèges à ceux qu'il avoit déjà accordés à la ville de Burgos.

La joie de toutes ces brillantes cérémonies fut un peu troublée par l'inquiétude que donnèrent au nouveau roi les capitaines anglais qui étoient venus en Espagne, avec les compagnies blanches. Depuis quelque temps on remarquoit du refroidissement de leur part: on s'aperçut de quelques liaisons avec les partisans de D. Pèdre, et de leur mécontentement contre D. Henri, dont on attribua la cause à leur jalousie contre du Guesclin, qu'ils voyoient comblé de faveurs et en possession de toute la confiance du prince. Le bruit couroit même que leur traité avec D. Pèdre étoit tout fait, et qu'ils n'attendoient plus qu'une occasion favorable pour se déclarer. On se confirma dans cette opinion, par la demande que firent les compagnies au roi, de leur permettre de suivre leur première destination, en passant au royaume de Grenade. Cette proposition venoit des Anglais, et quoiqu'elle fût tout-à-fait déplacée et contraire aux vœux du reste de l'armée, ils la soutenoient si opiniâtrément, que D. Henri pensa qu'il seroit sagement de faire arrêter leurs principaux officiers; mais il différa de s'assurer de leurs personnes, tant dans l'espérance qu'ils reviendroient de ce déraisonnable projet, que parce qu'il se trouvoit en état de ne rien craindre de leur envie ni de leur infidélité.

Que ce soupçon fût fondé ou non, on ne laissa pas de les bien observer, et surtout de ne les pas laisser en force près de la personne du roi, de crainte de quelque surprise : cependant il n'y avoit pas d'apparence raisonnable qu'ils eussent voulu le trahir, après les preuves qu'ils lui avoient données de leur zèle et de leur courage, et après la générosité avec laquelle il les avoit récompensés, et qu'ils eussent fait une telle lâcheté pour favoriser un prince odieux à tout l'univers, et de qui ils n'avoient rien à attendre. Mais comme dans les circonstances militaires plus que par-tout ailleurs, la défiance est prudence et sagesse, on cessa de les appeler aux conseils, et de leur communiquer ce qui s'y délibéroit, pour leur faire voir qu'on avoit pris ombrage de leur conduite, et qu'on ne les craignoit pas ; que même s'ils donnoient quelques sujets de plainte, on étoit en état de leur faire un mauvais parti. Ainsi D. Henri n'admit plus dans son conseil que les seuls seigneurs et capitaines français et espagnols.

Les choses étant en cet état, le roi tint un conseil général, et déclara que son intention étoit d'aller en avant dans la Castille et sans délai : sur quoi il demanda l'avis de du Guesclin le premier ; celui-ci lui répondit en peu de mots, en homme dont la sagesse dirigeoit les sentimens : « Seigneur, il n'y a pas là lieu à délibérer ; il faut dès demain marcher vers Tolède, et la diligence est

d'autant plus nécessaire , que si D. Pèdre vous attend dans cette ville , vous l'y prendrez infailliblement : car tout lui manqué ; il n'a point de forces en campagne , ses places sont dégarnies , et rien ne pourra arrêter les progrès de votre armée victorieuse ; et si D. Pèdre , vous tomboit entre les mains , la guerre finiroit là. Si d'un autre côté ce prince ne se hasarde pas à soutenir un siège , comme raisonnablement il ne le doit pas , il manifestera sa foiblesse , et ne craignez pas , sur ma parole , que les bourgeois abandonnés et sans défenseur , exposent une si grande et riche ville aux désolations d'un siège. »

Cet avis fut reçu et approuvé sans contradiction : dès le même jour , du Guesclin , Olivier son frère , le Bègue de Villaines , le chevalier Vert et Olivier de Mauny prirent les devants avec l'avant-garde. Le lendemain dès la pointe du jour , le roi , la reine et toute la cour prirent la même route avec le reste de l'armée.

D. Pèdre fut bientôt averti de cette marche , et vit bien que ses affaires étoient désespérées. Il assembla les habitans de Tolède pour les leurrer , suivant son usage , de fausses espérances : il leur dit qu'il avoit fait lever une puissante armée à Séville et à Cordoue , et qu'il comptoit la mener au devant de ses ennemis ; mais que la défection des habitans de Burgos avoit dérangé ses mesures : qu'il espéroit de leur fidélité ,

et les conjuroit d'être plus constans dans son service que ne l'avoient été quelques autres villes; que la leur étoit grande, forte, garnie abondamment de toutes sortes de munitions, et remplie des plus braves hommes du monde; qu'il ne leur demandoit que de tenir huit jours, et qu'avant ce terme, il viendrait à leur secours avec une armée de cent mille hommes; qu'il étoit fâché de les quitter, mais qu'il comptoit sur leur valeur, et que sa présence étoit nécessaire pour faire avancer cette grande armée.

Tous les Tolédans étoient trop bien informés de la fausseté de ses promesses, pour en être les dupes; cependant ils feignirent de le croire, et lui promirent tout ce qu'il voulut, dans l'idée de se débarrasser bien vite de la présence de ce prince cruel, et de rester les maîtres de se conduire suivant les occurrences. D. Pèdre les quitta le même jour, emporta avec lui toutes ses richesses, ses plus beaux meubles et ses bijoux. Quand il fut hors de cette grande ville, il se retourna pour la regarder encore une fois, et sentant le déplorable état de ses affaires, qui le réduisoit à fuir devant son frère bâtard, sans avoir eu le moyen de lui opposer une armée, et qu'au contraire sa noblesse même lui refusoit le secours, sa férocité naturelle s'amollit; il ne put s'empêcher de répandre des larmes, et de reconnoître dans l'abîme de malheurs où il se

trouvoit réduit, la vengeance d'un Dieu qui fait, quand il lui plaît, rendre compte aux rois du repos et du bonheur des peuples qu'il leur a donnés à gouverner. Un aventurier, faisant l'astrologue, comme pareils gens ne manquent pas auprès des princes, surtout du caractère de D. Pèdre, lui annonça, pour le consoler, que sa mauvaise fortune ne seroit que pour un temps, et qu'il se reverroit plus puissant que jamais. On verra par la suite de cette histoire, à quoi se termina cette impertinente prophétie.

Quoique D. Pèdre eût enlevé ses trésors avec toutes les précautions possibles, pour ne pas laisser juger qu'il partoît pour ne plus revenir, chacun le sut le jour même. Alors le bas peuple se répandit dans les rues comme une troupe de furieux, et crioit que puisque le roi les abandonnoit ainsi aux armes des étrangers, et qu'en se retirant de leur ville et emportant ses meilleurs effets, il renonçoit à y revenir, il falloit sans balancer se donner à un nouveau maître qui eût la puissance et la volonté de les protéger. Les bourgeois eurent le crédit de dissiper cette canaille et de la contenter de paroles, en sorte que cette émotion n'eut pas de suite.

Nous avons vu que du Guesclin avoit pris les devants avec l'avant-garde: le bruit de sa marche répandit l'alarme dans les environs de Tolède; en sorte que tous les

gens de la campagne vinrent chercher un asile dans la ville, avec leurs effets et leurs bestiaux, et y portèrent le trouble et la consternation. Sur ces entrefaites Bertrand survint avec son monde, investit la place, et acheva d'y répandre l'effroi. Il envoya un héraut sommer les habitans de rendre obéissance à D. Henri leur prince légitime, proclamé et couronné suivant les lois et les usages des rois de Castille. Ils demandèrent vingt-quatre heures pour se consulter et rendre leur réponse. Il en arriva de même qu'à Burgos : l'assemblée générale se tint dans la maison-de-ville, où l'archevêque (1) à la tête des habitans, leur dit : « Personne ne peut plus douter de la fâcheuse situation du roi D. Pèdre ; sa sortie de Tolède ou plutôt sa fuite démontrent son désespoir et son impuissance. Ce que nous devons considérer ici, c'est le merveilleux que Dieu lui-même fait paroître dans l'enversement d'un si puissant prince, que sa justice divine a frappé de son foudre vengeur. Si le Dieu des armées combat pour D. Henri, notre résistance sera non-seulement inutile, mais encore téméraire et criminelle, et ne servira qu'à attirer sur nos têtes la vengeance du Ciel, dont la protection se

(1) C'est le premier et le primat de toute l'Espagne, et l'archevêque le plus riche de la chrétienté, excepté ceux qui sont souverains. On estime son revenu à trois millions, argent de France.

voit sensiblement par les forces qu'il lui a plu de mettre dans les mains de ce prince victorieux. »

Dès que le prélat eut achevé ce discours, toutes les voix s'unirent pour le prier de se charger de porter lui-même les clefs de la ville à D. Henri, et de l'assurer du respect, de la soumission et de la fidélité des habitans. L'archevêque se chargea bien volontiers d'une commission aussi honorable, avec un cortège des principaux bourgeois. En sortant des portes, il rencontra du Guesclin à qui il fit toutes les civilités et les actes d'amitié qu'il crut devoir à un homme dont la renommée portoit toujours bien loin au devant de ses pas le nom et les vertus. Bertrand lui apprit que D. Henri marchoit en forces vers Tolède, et le prélat le pria de le conduire lui et sa compagnie vers le prince; ce que du Guesclin leur accorda à l'instant, et se mit en route avec eux. Ils arrivèrent sur le soir au lieu où étoit le roi à la tête de ses troupes. Sitôt que ce prince aperçut de loin du Guesclin avec l'archevêque et toute sa suite, il ne put contenir sa joie et son admiration; il se retourna vers ceux de sa cour : « En vérité, leur dit-il, cet homme a quelque chose d'admirable : lui seul vaut toute une armée; et il ne faut que son nom pour soumettre les villes.

Du Guesclin lui présenta l'archevêque, en lui disant qu'il lui amenoit un homme

qui étoit moins l'envoyé des habitans de Tolède , que l'envoyé de Dieu même. Le prélat se jeta à genoux devant sa majesté , et saisissant l'expression de du Guesclin , il dit : « Votre connétable , seigneur , a raison de me regarder comme un envoyé de Dieu , puisqu'il est évident que la résolution des habitans de Tolède de se soumettre à vos lois est plutôt une inspiration du Ciel , qu'un conseil humain. Souffrez que j'aye l'honneur de remettre à votre majesté les clefs de notre ville , et de l'assurer que son autorité y est généralement reconnue de tous les habitans , qui ne souhaitent que l'honneur de vous voir dans leurs murs , et de vous y prêter serment de fidélité. »

Le roi promit qu'il s'y rendroit dès le lendemain , mais qu'il ne vouloit ni éclat , ni dépense , seulement que son entrée fût solennisée par la joie et les témoignages d'affection de ses sujets. L'un des députés partit tout de suite pour aller à Tolède porter cette bonne nouvelle avec l'ordre du roi , qui y fut sur le soir du même jour. Du Guesclin , arrivé quelque peu auparavant , avoit fait entrer ses troupes dans la ville pour se rendre le maître des portes , et pendant qu'il entroit par l'une , la garnison que D. Pèdre y avoit laissée sortoit par la porte opposée. Il est inutile d'entreprendre de décrire la joie des peuples à la vue de leur nouveau roi ; il suffit , pour

ne pas tomber dans les répétitions, de dire qu'au cérémonial près que le roi avoit défendu, ce fut la même chose qu'à Burgos, mêmes cris de joie, mêmes transports, mêmes feux par toutes les rues : ce qui est aisé à comprendre par la bonne odeur que le nom de Henri portoit avec lui, en comparaison de la haine et de l'indignation générale que D. Pèdre avoit méritées.

Tolède soumise sans peine, et tous les arrangemens faits par le roi pour conserver toutes choses en ordre, sa majesté y laissa la reine et partit pour Cordoue où il savoit que D. Pèdre s'étoit retiré ; mais sitôt que ce malheureux fugitif sut que son ennemi venoit à lui, il se réfugia à Séville ; en sorte que la ville de Cordoue ne fut pas plus difficile à ranger à l'obéissance que Burgos et Tolède.

Les officiers anglais, parmi toutes ces heureuses opérations, avoient eu lieu de s'apercevoir qu'on n'avoit pas en eux autant de confiance qu'auparavant. Pour s'en éclaircir, ils résolurent de s'adresser aux ministres de D. Henri. Ce fut à du Guesclin qu'ils crurent devoir en parler le premier, connoissant son caractère généreux et bien-faisant. Hüede Caurelée fut chargé de cette commission, et l'ayant trouvé chez le roi, il lui dit les larmes aux yeux, qu'il avoit, lui et toute sa nation, à se plaindre vivement de leur malheur, en ce qu'ayant rendu tant de si bons services, on les reconnois-

soit si mal, et que l'on prêtât l'oreille à de sinistres impressions qui s'étoient données sur leur compte par la méchanceté de gens qui n'oseroient se montrer pour les soutenir ; mais que ce qui les étonnoit et chagrinoit le plus, c'étoit que lui, qui étoit le plus judicieux homme du monde, le cœur le plus droit, et sur l'amitié duquel il auroit cru devoir compter toute sa vie, ne l'eût pas instruit d'une opinion aussi fâcheuse, aussi déshonorante pour lui, ses amis et tous ses compagnons d'armes. Du Guesclin lui répondit, qu'il avoit effectivement entendu tout ce qui s'étoit dit au désavantage de ceux de sa nation ; qu'il n'avoit rien pu faire pour leur service dans cette occasion, ni désabuser le roi de la défiance qu'il avoit conçue ou qu'on lui avoit inspirée contre eux, et qui ne pouvoit s'effacer qu'avec le temps et par une grande fidélité à l'avenir pour le service ; que quant à lui il ne pouvoit pas absolument attribuer cette défiance à une simple crédulité, puisque lui-même avoit vu tant d'allées et de venues, qui avoient un air d'intrigues ; que cette défiance du roi n'étoit pas si injuste ni si mal fondée. Mais, reprit Caurelée, dans quel sentiment pensez-vous que le roi soit actuellement ? Je n'ai entendu parler de rien, répondit du Guesclin, depuis quelque temps ; mais je ne vois pas de quoi vous vous plaignez : le roi ne vous donne aucun sujet de mécontentement ; vous avez par-

tagé ses bienfaits avec ses meilleurs serviteurs, et vous ne pouvez pas dire qu'il vous ait refusé les témoignages de sa satisfaction. La fin de cette conversation fut que Caurelée pria du Guesclin d'assurer le roi qu'il n'avoit pas de meilleur serviteur que lui, ni de sujets plus attachés à ses intérêts que les Anglais de son armée.

Du Guesclin ne douta pas que le point de vue de Caurelée étoit de se réintégrer dans ses anciennes entrées au conseil, et que voyant les affaires constamment assurées d'un côté, et entièrement ruinées de l'autre, il vouloit persuader qu'il n'avoit eu ni liaison, ni envie d'en contracter avec D. Pèdre. Au reste, on ne pouvoit en juger que par soupçon.

Le roi, à qui cette conversation fut rapportée, demanda à du Guesclin ce qu'il en pensoit : « Je pense, répondit Bertrand, que Caurelée parle de bonne foi, parce que pour parler et penser autrement, il faudroit qu'il eût perdu le bon sens et la raison. » Le roi depuis cela donna occasion à Caurelée de l'assurer de sa fidélité, et l'admit aux conseils et dans les secrets, comme auparavant.

Toutes les grandes villes de la Castille étant soumises au nouveau roi D. Henri, il ne lui restoit plus que Séville à réduire. Cette grande, puissante et ancienne ville est située au milieu de la fertile campagne d'Andalousie ; son assiette est admirable,

et elle est enceinte de hautes murailles , extrêmement peuplée , et ses habitans les plus riches de toutes les villes d'Espagne ; aussi y a-t-il un proverbe qui dit : *Che non a visto Seviglia , non a visto maraviglia.* D. Pèdre avoit rassemblé dans cette ville ce qui lui restoit de forces , et y attendoit celles qu'il avoit sollicitées auprès des Maures de Grenade et d'Afrique. Du Guesclin y marcha avec toute l'armée , et avant d'en commencer le siège , il envoya un héraut pour dire aux habitans , au nom du roi Henri , que pour peu de réflexion qu'ils voulussent faire sur l'état présent des affaires , ils connoitroient que les succès de D. Henri étoient visiblement l'ouvrage de Dieu même , qui lui avoit soumis toute l'Espagne , sans presque avoir combattu ; que ce prince marchoit à eux , non pour leur faire la guerre , mais pour recevoir leur serment de fidélité , et les réunir avec tous leurs compatriotes en un seul et unique peuple ; qu'il les estimoit trop sensés pour craindre qu'ils voulussent se départir des sentimens uniformes de toute l'Espagne , en refusant de reconnoître pour leur roi un prince qui avoit plus conquis par sa bonté et ses vertus , que par son épée , et qui seroit très-fâché qu'ils le missent dans le cas d'agir avec eux autrement qu'il n'avoit fait avec Burgos , Cordoue et Tolède.

Le héraut fit sa commission avec une extrême diligence ; il se présenta à la porte

de Séville, et celui qui y commandoit le mena au roi D. Pèdre, qui voulut le faire mourir; mais le peuple qui connoissoit le mauvais caractère de ce prince, et qui se défioit de la sûreté du héraut, s'assembla tumultueusement, et fit dire au roi que s'il faisoit outrage à cet envoyé, il alloit dépêcher vers du Guesclin, pour l'inviter à venir, et que les portes lui seroient d'abord ouvertes. Ils savoient bien que du Guesclin auroit été violemment irrité de l'insulte qui auroit pu être faite à son héraut, et qu'il en auroit tiré une vengeance exemplaire, dont ils ne vouloient pas faire l'épreuve. D. Pèdre fut donc forcé de le renvoyer, et il le chargea de sa part de faire beaucoup de menaces, qu'il devoit exécuter quand il seroit remonté sur son trône. Mais de la part de la ville, on le chargea de porter pour réponse, que si D. Henri avoit trouvé des traîtres et des lâches dans toute la Castille, il trouveroit dans Séville des sujets fidèles à leur roi et des soldats intrépides, qui braveront la mort pour la cause de leur prince, et qui mettroient plutôt la ville en cendres, que de la voir possédée par un bâtard, un usurpateur et un révolté.

Cependant le mouvement que la populace avoit fait en faveur du héraut donnoit d'étranges inquiétudes à D. Pèdre : ses soupçons furent encore augmentés et même confirmés par une jeune fille juive, sa maîtresse, qui trouva le moyen de s'é-

chapper de la maison de son père , et alla secrètement trouver le roi pour lui dire qu'elle étoit certaine que ceux de sa nation avoient des intelligences avec D. Henri ; qu'elle les avoit entendus comploter ensemble de lui rendre la ville : qu'il devoit juger de sa douleur par la passion qu'elle avoit toujours eue pour lui , et qu'elle conserveroit toute sa vie pour son service et sa personne ; qu'elle avoit pensé mourir de frayeur pour son roi , quand elle avoit appris cette perfidie avec tant de certitude. Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes et de soupirs ; enfin elle le conjura par le souvenir de sa tendresse pour elle , et des faveurs dont il l'avoit honorée , de rompre cette dangereuse conspiration , ou d'en prévenir les funestes effets.

Cet avis de la part d'une personne qui ne pouvoit être suspecte à ce malheureux roi , acheva de l'abattre et de le remplir d'ennuis et de frayeur. Il fit appeler D. Fernand de Castro , ce fidèle serviteur dont nous avons déjà parlé , et le seul qui lui restât : il lui ouvrit son cœur , et lui exposa ses inquiétudes. Après en avoir reçu toutes les consolations et tous les témoignages possibles d'une amitié dont ce méchant prince n'étoit pas digne , ils concertèrent ensemble sur ce qu'il y auroit encore à faire pour dernière ressource. Ils convinrent que D. Fernand seindroit d'abandonner D. Pèdre , se rendroit dans ses terres

au royaume de Galice ; que là il feroit de son mieux pour amasser de l'argent et le plus d'hommes qu'il pourroit, pendant que D. Pèdre de son côté assembleroit les bourgeois de Séville, et leur feroit comprendre la nécessité où il étoit d'en sortir pour aller accélérer les secours que les Maures lui avoient promis, sachant que l'embarquement étoit tout prêt en Afrique, et que les Grenadins n'attendoient que son arrivée pour se mettre en campagne avec de très-grandes forces.

D. Fernand partit suivant ce projet, et D. Pèdre assembla les bourgeois de Séville ; il leur persuada (car il étoit homme d'esprit et éloquent) ce qu'il voulut leur dire ; si bien qu'au lieu de trouver de la résistance, comme il s'y attendoit, ils le supplièrent de ne pas attendre dans leur ville les événemens d'un siège : ils lui jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de faire une si vigoureuse résistance, qu'ils lui donneroient le temps de venir à leur secours avec les forces considérables sur lesquelles il comptoit.

D. Pèdre, satisfait d'une résolution si conforme à ses vues, ordonna aussitôt que tout son équipage fût prêt pour partir dès la nuit suivante, et les bourgeois lui donnèrent quarante des leurs les plus qualifiés pour l'accompagner, et lui rendre plus d'honneur. Il sortit donc de Séville dès qu'il fut nuit, et s'étant trouvé au point

du jour sur une petite montagne d'où on voyoit la ville à découvert, il s'arrêta, et dit : Je suis sûr de n'avoir plus là-dedans que de bons et fidèles serviteurs, car j'en ai fait sortir tous les traîtres qui y étoient encore. En même temps il fit signe à ses gardes d'arrêter les quarante bourgeois qu'on lui avoit donnés comme une escorte honorable : il en fit séparer vingt à qui il reprocha leurs trahisons, leur dit qu'il avoit intercepté plusieurs lettres d'eux, où il avoit découvert leur crime et leurs intelligences avec ses ennemis, et à l'instant les fit pendre en présence de leurs compagnons de voyage. Il congédia ensuite les vingt autres, et continua sa route ou plutôt sa fuite.

Cette exécution annoncée dans la ville y excita une grande rumeur ; mais soit que ces bourgeois fussent coupables ou non, on trouva le moyen de la faire passer pour juste, et d'apaiser le peuple ; et jamais on n'a su si ce n'étoit pas plutôt un trait de cruauté de D. Pèdre, qui ne pouvoit se refuser de donner de pareils exemples de sa férocité, qu'un acte de son autorité royale.

Cependant D. Henri parut bientôt à la vue de Séville, avec une des plus belles armées que l'on eût encore vues en Espagne. Du Guesclin, en sa qualité de connétable, fit faire les quartiers, ordonna les campemens, et disposa toutes choses

pour commencer les approches et faire une première attaque. Le lendemain il alla en personne reconnoître la place, accompagné seulement de cinq ou six officiers ; mais il avoit posté deux cents hommes d'armes à portée de le soutenir en cas de surprise et de nécessité. Les Sévillans ayant vu du haut de leurs murs ces six ou sept cavaliers qui s'étoient fort avancés, firent sortir cent chevaux par une fausse porte, dans le dessein d'envelopper ce peu de monde ; mais du Guesclin étoit trop habile dans le métier pour se laisser surprendre. Il avoit envoyé un de ses hommes au galop jusque sur la contrescarpe. Celui-ci ayant aperçu ces cent chevaux des énnem's, revint comme il étoit allé, en rendre compte à du Guesclin, qui fit en sorte de les attirer au combat, bien assuré que ses deux cents hommes d'armes feroient leur devoir. En effet, les cent ennemis sortent du fossé et viennent impétueusement fondre sur le connétable et sur sa petite troupe, qui feignirent de se retirer, et tous étant bien montés étoient sûrs de n'être atteints que quand ils le voudroient : les ennemis les poursuivirent vivement, et furent étrangement surpris de voir venir à eux cent hommes d'armes au trot, (car le connétable n'en commanda pas davantage, afin de mieux engager le combat, et il avoit laissé les autres derrière une maison qui les couvroit entièrement). Alors du Guesclin,

avec ses cent hommes d'armes , se met en contenance de recevoir les cent ennemis , qui , se voyant égaux en nombre combattirent vaillamment , lorsque cinquante nouveaux hommes vinrent rafraichir la troupe de Bertrand , et un moment après le reste s'y mêla. Les Sévillans jugeant qu'il n'y avoit pas à reculer , et qu'ils seroient deshonorés s'ils avoient fui , prirent le parti de se défendre merveilleusement. Du Guesclin crut qu'il n'auroit pas été digne de lui , ni dans l'exacte générosité de les faire tuer ; il voulut les avoir prisonniers pour savoir d'eux exactement l'état de la place : c'est pourquoi il leur cria de se rendre , et qu'ils seroient bien traités. Leur commandant , qui étoit un Maure , vaillant et de bonne mine , lui remit à l'instant son épée : alors le connétable fit cesser le combat , laissa les prisonniers à la garde de ses gens , et continua d'aller reconnoître la place , comme il avoit commencé. Après sa ronde faite , il revint à sa troupe , et donna la liberté à quatre-vingts des ennemis , les autres ayant été tués. Il leur fit rendre leurs chevaux et leurs armes , et se contenta de retenir le commandant avec deux ou trois autres. Le lendemain il les renvoya aussi chez eux , après en avoir tiré toutes les lumières dont il avoit besoin sur l'état de la ville.

Le retour de ces prisonniers dans Séville , contribua beaucoup à augmenter

l'estime que l'on y avoit pour le connétable, dont le nom y étoit déjà parvenu. Ces hommes racontèrent avec quelle valeur et quelle prudence il avoit conduit son opération : mais ils ne pouvoient assez exalter sa grandeur d'ame et la générosité avec laquelle il les avoit traités ; en sorte que tout le monde convint que la renommée ne leur avoit annoncé de notre héros rien qui ne fût exactement vrai.

Avant que de renvoyer ces derniers prisonniers, il les présenta au roi, qui interrogea lui-même le commandant sur l'état de la place, et chargea des seigneurs de sa cour d'interroger de même, mais séparément, les autres prisonniers, afin de combiner leurs rapports, et de n'être pas trompés. Toutes leurs relations se trouvèrent uniformes, et on en conclut que Séville étoit suffisamment garnie de toutes sortes de munitions pour deux ans ; qu'elle contenoit tant en soldats qu'en bourgeoisie plus de vingt mille hommes portant les armes, tous résolus à souffrir les dernières extrémités, plutôt que de se rendre. Ils se vantoient d'avoir la gloire eux seuls de rétablir le roi D. Pèdre, et qu'ils mettroient leur ville en cendres, avant que de la voir passer sous d'autres lois que les siennes. Les femmes, les enfans et les vieillards travailloient jour et nuit aux réparations des murailles, et aux nouvelles fortifications que l'on ajoutoit aux anciennes. On sut que

la garde ordinaire étoit de six mille hommes qui se relevoient toutes les vingt - quatre heures ; que leur ville étoit séparée en trois quartiers , celui des Chrétiens , celui des Juifs et celui des Sarrasins ; qu'on en avoit formé un quatrième dans le palais du roi , destiné à y retenir les malades et les blessés , avec les effets les plus précieux et les richesses des particuliers.

Sur ces rapports très-semblables de tous les prisonniers séparément , on délibéra sur le parti qui étoit à prendre. On comprend fort aisément que les circonstances étoient trop intéressantes , pour que les avis ne fussent pas partagés dans le conseil. Les uns vouloient que l'on se rendit maître de toutes les petites places des environs , et que l'on s'y fortifiât , pour couper les vivres à une ville si grande et si peuplée ; qu'on l'affameroit inmanquablement bientôt , et qu'ainsi peu à peu on la réduiroit à la nécessité de capituler. D'autres étoient d'avis que l'on se retirât sans entreprendre ce siège , et sans s'y engager plus avant ; quelques-uns remontrèrent que les chaleurs étant devenues excessives , les maladies se mettroient infailliblement dans l'armée ; qu'il étoit beaucoup plus sage de ne pas hasarder tant d'hommes qu'elles pourroient emporter , puisqu'il n'y avoit aucune apparence de réduire en trois mois une place aussi forte que celle-là ; que si on y étoit surpris l'hiver , les marais se

rempliroient d'eaux, et tout ce que l'on auroit fait deviendrait inutile.

Du Guesclin parla à son tour, et dit avec son assurance et sa confiance ordinaire : « Ce n'est point à des conquérans à prendre l'un ni l'autre de ces partis, quand même ils seroient les meilleurs ; nous sommes dans le cas de tout attendre de notre bonne fortune, et de la valeur d'une armée tant de fois victorieuse : il est très-évident que si l'on manquoit la prise de Séville, tout ce que nous avons conquis jusqu'ici seroit perdu. Nous ne devons donc pas manquer à en presser le siège, puisque nous n'en serons jamais les maîtres que par la force, et nous y employer sans relâche : car d'un côté c'est se tromper soi-même volontairement, que de croire qu'en affamant la ville à force de temps et de longueurs, nous amènerons les bourgeois à capituler ; de l'autre, ces mêmes longueurs donneront à D. Pèdre le loisir de venir sur nous en force, et à ses amis la hardiesse de se joindre à lui et de tout entreprendre, ce qu'ils n'osent faire dans la situation actuelle de ce prince, et la nôtre : au lieu que si nous pouvons, comme il n'est pas impossible, et comme je l'espère, entrer dans la ville, la guerre sera terminée et la conquête de toute la Castille consommée. Alors D. Pèdre totalement dépouillé, sera sans ressource, et aura bien plus de peine à trouver des amis et des secours étrangers,

quesi nous laissions une si importante place en son pouvoir, avec tout le territoire des environs. Enfin, quand cette dernière conquête sera faite, nous aurons à choisir, ou d'aller contre les infidèles de Grenade, comme c'est notre destination, ou à la rencontre des secours que D. Pèdre pourroit amener d'Afrique.

L'avis de du Guesclin l'emporta sur tous les autres; aussi étoit-il sans comparaison plus juste et plus sensé, suivant la circonstance et l'état des choses. En conséquence, il fut déterminé que sans autre délai, la ville seroit dès le point du jour du lendemain assaillie de toutes parts, et pour cet effet on commanda des travailleurs pour saper les murailles et y faire des ouvertures. Les échelles furent préparées, et quinze mille hommes ordonnés pour l'assaut, et grand nombre d'autres pour les soutenir et rafraichir. On fit quatre attaques: le roi en personne se chargea des deux premières, dont l'une devoit être adressée au quartier des Mahométans, et l'autre vers une partie de celui des Chrétiens. La troisième fut confiée aux Français, sous les ordres du comte de la Marche, du maréchal d'Andrehan, du sire de Beaujeu et du chevalier Vert (Louis de Châlons), et devoit attaquer l'autre partie du quartier des Chrétiens. La quatrième fut destinée aux Anglais, contre le quartier des Juifs, sous le commandement de Hûe de Caurelée

et de Matthieu de Gournay. Du Guesclin avec ses Bretons devoit avoir l'œil par tout pour seconder les assaillans, soutenir ceux qui auroient été repoussés, et chercher surtout à enfoncer quelques portes.

Dès qu'il fut jour, on marcha dans l'ordonnance que nous venons de dire. Les assiégés avoient bordé leurs murailles et leurs tours de gens de trait, pendant que les femmes et les enfans y portoient des pierres et des chaudières d'eau et d'huile bouillante, pour jeter par les créneaux sur ceux qui se présenteroient aux échelles. Tout ce que les assiégeans purent faire ce jour-là, fut de combler une partie du fossé, et il y eut de part et d'autre quelques hommes de tués à coups de flèches, mais en petit nombre.

Le lendemain l'attaque recommença dès le point du jour : les gens qui étoient à D. Henri et sous ses ordres, animés par le souvenir de leurs victoires passées, et plus encore par l'espérance du pillage dans une ville qui passoit pour la plus opulente de toute l'Espagne, alloient à l'assaut avec une ardeur inexprimable. Les habitans qui avoient à défendre leurs personnes, leurs familles, leurs maisons, leur patrie et leur propre honneur, connoissoient assez le péril où ils étoient de tout perdre ; aussi se défendoient-ils suivant l'intérêt qu'ils avoient à conserver. Les assaillans dressèrent donc les échelles de toutes parts, et

de toutes parts elles furent renversées ; de sorte que la journée s'étant passée dans de si violens travaux , la nuit vint les interrompre ; et força les deux partis à se retirer.

Ces commencemens ayant été plus à l'avantage des assiégés que des assaillans , leur avoient enflé le cœur , et avoient presque dissipé la terreur que la réputation de du Guesclin et de ses Bretons leur avoient imprimée ; ils allèrent même jusqu'à mépriser l'armée de D. Henri , et à en donner des marques publiques. Ces troupes irritées résolurent de s'en venger , en réparant avec avantage le peu de succès qu'elles avoient eu ; elles prirent même de la haine contre les assiégés qui les avoient insultées. Ce siège dura très-long-temps , et il n'y avoit pas de jour qui ne fût marqué par quelque événement extraordinaire.

Enfin , D. Henri commença à s'ennuyer d'être trois mois devant une place , pendant que tant d'autres lui avoient ouvert leurs portes sans se faire battre , et même avec une satisfaction marquée. Il en fit un jour des reproches à ses soldats ; il leur dit qu'il sembloit que leur valeur n'étoit plus la même qui lui avoit conquis tant d'autres villes , et ajouta que c'étoit cependant là que leurs travaux devoient être couronnés , et leurs conquêtes assurées. Ce peu de mots leur donne une nouvelle ardeur : ils courent aux échelles , les plantent contre les

murailles, et font des efforts surnaturels. Enfin, après six heures d'une attaque générale, les Anglais parvinrent à forcer le quartier des Juifs, qui payèrent leur malheur bien cher; car les Chrétiens et les Mahométans qui ne combattoient pas sur les murailles, les soupçonnant d'intelligence, fondirent sur eux avec une fureur qui tenoit de la rage, et firent de ces malheureux un carnage épouvantable. Du Guesclin s'apercevant du succès des Anglais, court de quartier en quartier, fait voir aux soldats les enseignes du seigneur de Caurelée plantées sur une tour; cela leur donna une hardiesse nouvelle, ils redoublèrent leurs efforts, et les Bretons gagnèrent le haut de la muraille. Alors tout fléchit et se mit en fuite vers le château qui n'étoit pas capable d'en contenir la moitié; les premiers entrés en fermèrent les portes aux autres, dans l'appréhension que les vainqueurs n'y entrassent avec eux. Les derniers combattirent encore, mais foiblement, et enfin ils implorèrent la clémence du vainqueur.

Le soldat étoit tellement animé qu'il ne vouloit pas cesser le carnage, quelques peines que les chefs se donnassent; cependant ils y parvinrent, et sauvèrent la vie à un bon nombre. Restoit à gagner le château. Du Guesclin n'étoit pas d'avis qu'on le forçât, parce qu'il y périroit inmanquablement quantité de gens de

marque et de braves soldats du parti du roi, et qu'en même temps la même chose arriveroit du parti contraire, parce qu'il s'y étoit retiré tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la ville et dans la garnison. Il remontra ces raisons à D. Henri, et lui exposa que les officiers et soldats ennemis n'ayant fait que remplir leur devoir, montroient qu'ils seroient pour lui des sujets fidèles, qui dans la suite pourroient lui rendre de bons services; que d'ailleurs il s'étoit retiré dans le château un grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfans, qu'il ne seroit pas possible de sauver de la fureur et de la licence du soldat; que le butin y seroit si considérable, que le soldat enrichi quitteroit l'armée, en sorte qu'il se trouveroit sans forces, et qu'une pareille victoire lui feroit à lui-même plus de tort que la perte d'une bataille.

Le roi se rendit à de si bonnes raisons; il ordonna à du Guesclin de s'avancer sur le bord du fossé, et de parler aux commandans. Il y alla, et les fit appeler par un héraut; ils descendirent à la porte, et sortirent sur la planchette qu'ils firent baisser. Du Guesclin leur dit, que l'extrémité où ils étoient, servoit de témoignage et de preuve constante de leur valeur; mais qu'aussi ils devoient juger que cette valeur n'étoit pas toujours invincible: qu'ils avoient acquis tant de gloire par leur belle défense, qu'il seroit difficile de

décider qui en emportoit plus d'honneur, des vainqueurs ou des vaincus. « Je vous conjure, ajouta-t-il, avec toutes les instances possibles, de ne pas obliger le roi à vous faire attaquer; il est temps pour vous de reconnoître sa bonté et sa clémence; je vous en apporte de sa part toutes les assurances que vous pouvez désirer, et vous invite de les accepter. Mais si l'intérêt de votre conservation vous touchoit si peu, que vous aimassiez mieux mourir honorablement l'épée à la main, que de vous soumettre aux lois que la nécessité et votre état présent vous imposent, considérez au moins cette multitude de victimes innocentes dont le salut doit vous être cher, et que vous sacrifieriez à une résolution barbare qui tiendrait du désespoir. Vous devez au contraire les protéger et les défendre; vous ne le pouvez qu'en acceptant une capitulation honorable, puisque désormais la force de vos armes vous est devenue inutile. »

Le gouverneur répondit pour tous qu'ils pouvoient être vaincus, mais que leur vertu ne pouvoit se soumettre à l'inconstance de la fortune; qu'ils étoient tous délibérés de mourir, et d'effacer par leur sang leur malheur et la honte de leur défaite: que les vieillards qui étoient parmi eux leur avoient appris à préférer une mort glorieuse à l'ennui et à la honte d'une conservation sans honneur, et qu'ils

vouloient par leur mort continuer ces mêmes leçons à ceux qui viendroient après eux. Que les femmes les avoient élevés dans ces nobles sentimens, et qu'elles ne balanceroient pas à pratiquer ce qu'elles leur avoient elles-mêmes appris. Que quant aux enfans, dont sans doute quelques-uns échapperoient à la fureur des armes, ce seroit pour leurs pères et pour eux un opprobre éternel, s'ils avoient le malheur de vieillir souillés de la lâcheté de leurs aïeux; qu'au contraire ce seroit un honneur pour leur mémoire que ces mêmes enfans racontassent aux leurs et transmissent à la postérité un acte si glorieux de fermeté et de courage. Cela dit, il remercia du Guesclin de sa bonne volonté, prit congé de lui au nom de tous ses compagnons, et ils rentrèrent dans le château.

Le roi instruit de l'opiniâtreté des assiégés, en fut vivement mortifié : il regretta d'être obligé de faire un exemple nécessaire sur tant de braves gens; mais il ne put se dispenser de les faire attaquer de toutes parts, et dans un moment la muraille fut gagnée. Du Guesclin qui y étoit arrivé des premiers, contint les soldats, et suspendit l'affaire, pour se donner le moyen de faire un dernier effort sur ces hommes déterminés : il leur fit une seconde fois les offres qui leur avoient été faites, et qu'ils avoient rejetées, voulant

périr plutôt que de recevoir aucune grâce. Cependant ils revinrent à eux, et ne purent s'empêcher d'admirer la générosité d'un ennemi qui, ayant la victoire dans les mains, sembloit encore leur demander comme une grâce leur propre conservation. Le commandant, ravi d'un si noble procédé, tendit la main à du Guesclin, lui donna sa parole, et lui remit le château au nom du nouveau roi.

Par la réduction de cette importante place, D. Henri se vit universellement reconnu pour roi de Castille et de Léon, et n'eut plus rien à faire qu'à donner toutes ses attentions au gouvernement de ses royaumes, et à récompenser tant de braves gens qui l'avoient mis sur le trône : après quoi il les licencia, pour que chacun pût aller jouir dans ses biens et dans sa famille d'un repos qu'ils avoient si bien mérité.

Pendant l'intervalle du siège de Séville que nous venons de rapporter, le malheureux D. Pèdre qui regardoit cette place comme la dernière qui pût lui conserver la qualité de roi, et même comme imprenable, vu l'état où il l'avoit laissée, espéroit que la fidélité des habitans et la valeur des troupes qu'elle contenoit, seroient capables d'arrêter le cours des conquêtes de son ennemi, et lui donneroient le temps d'assembler des forces nouvelles pour le combattre, le chasser et se rétablir. Dans cette pensée, il gagne les bords de la mer

où il avoit donné ordre de préparer des vaisseaux pour le transporter en Afrique, où il vouloit aller lui-même solliciter les princes ses voisins de lui donner des secours, d'embrasser sa querelle, et de venger sur D. Henri l'injure qu'il avoit faite en sa personne à tous les souverains de la terre ; et cependant il envoya faire la même demande au roi de Portugal son oncle.

Quand il fut arrivé à Cadix pour s'y embarquer, il fut fort étonné que son trésorier général Martin Ynès ne lui apportât point d'argent, quoiqu'il lui eût commandé de faire conduire sur des barques, par la rivière, jusqu'à Cadix, tout ce qu'il en avoit, et que les barques fussent alors en état de partir ; mais on lui apprit que la populace ayant su que ses trésors étoient embarqués, avoit couvert la rivière de bateaux pour piller l'argent, et qu'on avoit encore été assez heureux de sauver les barques des mains de ces voleurs, et de les mettre en sûreté jusqu'à une occasion plus favorable pour les faire arriver. Cette réponse, toute sensée qu'elle étoit, ne contenta pas D. Pèdre ; et soit qu'il soupçonnât Ynès d'infidélité, ou peut-être d'intelligence avec ses ennemis, son caractère féroce et cruel lui inspira la pensée de le faire mourir : on eut bien de la peine à contenir cet esprit continuellement disposé à la violence et à la cruauté. Cependant il s'apaisa, et après avoir passé seulement

un jour à Cadix à faire embarquer tout ce qu'il vouloit emporter avec lui, il monta sur son vaisseau, accompagné de deux navires de conserve.

Réduit à cette extrémité de malheurs, D. Pèdre sentit vivement la grandeur de sa chute, en comparant sa gloire et sa puissance passées avec l'état où il se voyoit réduit. Ses réflexions le conduisirent à une mélancolie mêlée de fureur : tantôt les larmes lui tomboient des yeux, tantôt les soupirs et les sanglots lui échappoient malgré lui ; mais son orgueil indomptable les lui faisoit cacher autant qu'il le pouvoit. En quittant le port, il fixa ses yeux vers la terre qu'il quittoit ; il resta long-temps plongé dans une profonde tristesse, et dit enfin pour toute parole, *je la reverrai*. Un de ses courtisans lui répondit, qu'il devoit espérer le bonheur de revoir l'Espagne ; et que si Dieu avoit voulu lui faire ressentir sa rigueur, ce n'étoit que pour faire éclater plus glorieusement sa justice et la bonté de sa cause. Mais cet esprit inflexible ne tournoit pas ses vues vers la Divinité ; au contraire, il ne méditoit que vengeances et supplices, et il s'écria encore une fois d'un ton plus violent que la première : *Je la reverrai, vous dis-je, oui ; je reverrai l'Espagne, et mes ennemis m'y reverront.*

Cependant le vent lui étoit favorable et le poussa en peu de temps à Lisbonne,

où le roi de Portugal son oncle, apprenant son arrivée, vint au-devant de lui, et le reçut avec tous les honneurs dus à un si grand roi. D. Pèdre, sans perdre un moment, entra en matière sur le sujet de son voyage et sur l'état de ses affaires, dont ses ambassadeurs avoient déjà instruit les ministres de Portugal, et conféré sur les demandes qu'ils avoient faites. D. Pèdre offroit de donner sa fille aînée à l'infant de Portugal, et de très-grands avantages d'ailleurs, si ce prince vouloit l'assister d'hommes et d'argent. La réponse fut que le Portugais le supplia de l'excuser de l'impossibilité où il étoit de le secourir; qu'il avoit été tellement sensible à ses disgraces, que s'il s'étoit trouvé en état de lui rendre service, il n'auroit pas attendu qu'il eût pris la peine de venir le demander: le pria de considérer que ce royaume étoit de peu d'étendue; qu'il se trouvoit dépourvu d'hommes et de finances par les guerres qu'il venoit d'avoir à soutenir; que de plus le secours qu'il pourroit lui donner seroit très-peu de chose en comparaison des forces de D. Henri, qui peut-être en saisiroit l'occasion pour lui déclarer la guerre et s'emparer de ses états, dont la conquête ne lui seroit pas si longue et si difficile que l'avoit été celle des deux Castilles et du royaume de Léon; qu'il s'en rapportoit à lui-même, s'il n'avoit pas un intérêt essentiel de garder la neutralité.

tant par ce qu'il venoit de lui exposer, que parce que la femme de D. Henri étoit de son sang, quoique d'un degré plus éloigné que lui.

D. Pèdre voyant qu'il étoit absolument décidé dans le conseil de Portugal de ne lui donner aucun secours, et qu'il n'y avoit aucune apparence d'en faire changer la résolution, se retrancha à demander au roi seulement la permission de traverser ses terres pour se rendre dans le royaume de Galice, où D. Fernand de Castro étoit allé l'attendre, et d'où il espéroit mettre quelque ordre dans ses affaires.

A peine D. Pèdre étoit-il hors de Lisbonne, que Martin de Gournay, anglais, y arriva de la part de D. Henri, et n'eut pas grande peine à remplir son ambassade, tout ce qu'il venoit demander au roi de Portugal se trouvant déjà terminé à sa satisfaction : il confirma ce prince dans ses sentimens, et repartit.

(1367.) Le roi D. Henri sachant que D. Fernand de Castro étoit dans la Galice, et qu'il y travailloit pour le service de D. Pèdre qui devoit y arriver lui-même dans peu de jours, craignit que cette circonstance ne fit quelque tort à ses affaires dans Burgos et dans toute la Castille-Vieille; il s'avança de ce côté-là avec son armée, tant pour empêcher ce qu'il craignoit, que pour s'assurer du roi de Navarre, et en même temps contenir le comte de Foix.

D. Pèdre apprenant la marche de D. Henri, prit le parti de sortir de la Galice, après s'y être signalé par un trait digne de lui, qui fut de faire assassiner l'archevêque de Compostelle. Ensuite il s'embarqua avec les deux filles qu'il avoit eues de Marie de Padilla; mais le vent lui fut tellement contraire, qu'il fut repoussé dans le même port d'où à peine venoit-il de sortir, et qu'il ne put jamais quitter que le vent n'eût changé. Il laissa en Galice son fidèle serviteur D. Fernand de Castro, qui s'employoit à y maintenir ce qui lui restoit d'autorité, et à lui conserver ce royaume; mais l'arrivée de D. Henri renversa tous ses efforts, les plus grands seigneurs étant venus se soumettre au nouveau roi, et toutes les villes lui ayant ouvert leurs portes.

D. Fernand seul résista, et même se mit en défense dans une place que l'histoire ne nomme pas. D. Henri l'y assiégea, et le réduisit à lui donner sa parole de rendre sa place, si avant le jour de Pâques prochain, son maître ne paroissoit pas en forces capables de rentrer dans les états dont il étoit dépossédé. D. Henri s'en contenta, et marcha vers la Navarre, toujours inquiet de la conduite du roi Charles-le-Mauvais, perfide par caractère, et qui avoit mille fois donné sa foi et violé ses sermens vis-à-vis des rois de France, Jean, et Charles V son successeur. Il y eut entre

D. Henri et Charles-le-Mauvais une conférence où les deux rois voulurent que du Guesclin assistât, pour être témoin et comme garant des traités qu'ils se disposoient à faire ensemble. Le résultat de cette entrevue fut que le Navarrois entra de nouveau dans la ligue contre D. Pèdre, promit de ne lui donner aucun secours, et d'empêcher le passage par ses terres aux troupes que le prince de Galles pouroit lui envoyer : il confirma surtout ce dernier article, sur ce que l'on savoit que D. Pèdre étoit déjà en Guienne auprès de ce prince, et qu'il sollicitoit son secours et sa protection. Quand cette négociation fut terminée, D. Henri fut obligé de licencier les troupes anglaises qu'il avoit avec lui, et à qui le prince de Galles avoit mandé de venir le rejoindre. Le roi jugeant par là de l'orage qui se préparoit contre lui, fit partir du Guesclin pour la cour de France, chargé de faire de nouvelles levées, et de les amener en Espagne pour l'ouverture de la campagne suivante.

A peine fut-il parti que D. Fernand de Castro profitant de son absence et de la séparation des Anglais d'avec D. Henri, rassembla ses amis, et avec eux reprit une grande partie des places que D. Pèdre avoit perdues dans la Galice, menaça le roi de Navarre de lui faire la guerre, s'il ne renonçoit à son dernier traité fait avec D. Henri, et commença à ébranler sa fidé-

lité et ses sermens. Pendant que D. Fernand de Castro s'occupoit ainsi à rétablir les affaires de D. Pèdre, D. Henri étoit à Burgos, où il tenoit les états du royaume, y renouveloit ses alliances avec le roi d'Aragon, et se disposoit à la guerre pour le printemps, et à conserver par ses armes des conquêtes qui lui avoient tant coûté.

Le prince de Galles, que D. Pèdre avoit choisi pour son protecteur, étoit alors le prince le plus glorieux de son siècle ; il n'avoit que trente-cinq ans, et dès l'âge de quatorze il avoit beaucoup contribué, par sa valeur, au gain de la bataille de Crécy, contre Philippe de Valois. Il s'étoit trouvé depuis en plusieurs occasions, et avoit gagné en personne la bataille de Poitiers, où il avoit fait prisonnier le roi Jean. On l'appeloit ordinairement *le Prince-Noir*, parce qu'il méprisoit les ornemens extérieurs, et portoit toujours une cotte d'armes noire. Il commandoit en Guienne, en Poitou et dans les provinces qui avoient été cédées au roi d'Angleterre, par le traité de Bretigny : comme il tiroit des revenus considérables de tous ces pays riches et peuplés, sa cour étoit plus magnifique qu'aucune autre de l'Europe. Elle étoit remplie d'étrangers, qui y étoient attirés autant par les manières engageantes et le caractère doux, modeste et affable du prince, que par les spectacles, les tournois et les autres fêtes guerrières qui s'y

succédoient continuellement. Ce fut dans ces circonstances que D. Pèdre se rendit auprès de lui pour implorer son secours. Le malheureux roi, aussi humble dans sa disgrâce qu'il avoit été insolent dans la prospérité, se jeta à ses genoux et le pressa de contribuer de toute sa puissance à le rétablir sur son trône. Il lui représenta l'état affreux dans lequel se voyoit réduit un souverain légitime, dépossédé de sa couronne, chassé de ses états par l'insolence monstrueuse d'un bâtard, et les intrigues d'une nation inquiète et perfide; que sa cause étoit celle de tous les souverains, et que le vainqueur des rois devoit être leur asile dans la mauvaise fortune. « Il y va de votre gloire, lui disoit-il, après tant d'actions héroïques qui rendront votre nom immortel, de vous déclarer protecteur d'un prince opprimé : personne au monde n'est plus capable d'opérer mon rétablissement qu'un prince heureux, vaillant et redouté comme vous l'êtes ; et si vous vouliez seulement paroître en Espagne avec une puissante armée, je suis assuré que l'ancienne et naturelle affection de mes sujets renaîtroit dans tous les cœurs. Je suis déjà instruit que le plus grand nombre regrettent de s'être rendu à mon ennemi, et d'avoir été forcés par ses armes victorieuses à recevoir ses lois ; je sais que les principales villes souhaitent de me revoir, et que chacune se rendroit

avec d'autant plus d'empressement, qu'elles voudroient, à l'envi l'une de l'autre, obtenir une amnistie de leur défection. D'ailleurs, votre intérêt personnel vous y engage : si D. Henri reste en possession de la couronne de Castille, c'est pour vous un ennemi de plus et certain, ce sera toujours un allié des Français auxquels il doit sa grandeur présente ; et leurs armes étant réunies, tôt ou tard ils vous enlèveront la Guienne.» D. Pèdre ajouta à ses prières les promesses les plus magnifiques, de donner au prince de Galles la principauté de Biscaye, de payer tous les frais de la guerre, et de lui remettre entre les mains, ses trésors et ses deux filles en otage.

Le prince de Galles accueillit avec bonté le roi fugitif, le consola et lui rendit tous les honneurs dus à sa dignité, sans cependant vouloir encore s'engager définitivement vis-à-vis de lui. Ayant mis cette affaire en délibération dans son conseil, les plus sages de ses ministres furent d'avis qu'il donnât seulement retraite à D. Pèdre ; mais qu'il ne s'engageât point dans une guerre pénible, pour rétablir sur son trône un tyran, l'horreur du genre humain. La princesse de Galles s'y opposoit aussi, regardant D. Pèdre comme un monstre, qui avoit fait mourir sa femme. D'un autre côté Chandos, Felleton et tous les autres capitaines, tant anglais que gascons, qui ne res-

piroient que la guerre, faisoient envisager au prince cette affaire comme la plus belle occasion qu'il pût trouver d'acquérir de la gloire et de s'immortaliser, en rétablissant sur son trône un roi son allié, qui n'avoit point d'autre protection que la sienne. L'esprit ambitieux du prince de Galles étoit assez disposé à goûter ces conseils. Il étoit agréablement flatté de se voir en ce moment comme l'arbitre de la destinée de deux rois, et le maître de disposer d'une aussi belle couronne que celle de Castille. D'ailleurs, sa jalousie secrète contre la nation française lui faisoit espérer de les voir encore les armes à la main et de les vaincre, comme il avoit fait en tant d'occasions; et il désiroit avec ardeur de se mesurer contre du Guesclin, dont la grande réputation offusquoit un peu la sienne. Il ne jugea pourtant pas à propos de rien conclure dans une affaire de si grande importance, sans la participation d'Edouard son père, à qui il dépêcha un exprès. Le conseil de ce vieux roi eut de la peine à prendre un parti. On y connoissoit assez D. Pèdre, pour juger qu'il ne tiendrait de ses promesses que ce qu'il ne pourroit absolument refuser. On prévoyoit qu'après son rétablissement il arriveroit de deux choses l'une, ou le dépit d'avoir été trompé, ou la nécessité de lui faire la guerre, après avoir engagé l'Angleterre dans de très-grandes dépenses perdues. Que par dessus cela, on n'avoit

aucune assurance de réussir dans une telle entreprise, et de chasser un prince brave, victorieux et adoré de ses sujets, comme l'étoit D. Henri, pour remettre sur le trône un roi dont on ne pouvoit se dissimuler les vices, et que ses cruautés et sa tyrannie avoient rendu insupportable à ses propres sujets. Que les rois de Portugal et d'Aragon, et les Maures d'Espagne s'opposeroient à son rétablissement, par la crainte qu'ils auroient qu'il ne se vengeât du refus qu'ils lui avoient fait de le secourir : que si l'armée anglaise venoit à avoir du désavantage en Espagne, soit par la perte d'une bataille, soit par les maladies, ou faute de vivres, ce qui étoit très-possible, on se reprocheroit d'avoir sacrifié la fleur des forces du royaume, et de l'avoir exposée à être la proie des Français et des Ecossais, anciens ennemis de la nation. On savoit encore que le roi de France avoit fait alliance avec D. Henri, et qu'il n'y avoit pas à douter que si le prince de Galles alloit ou envoyoit du secours à D. Pèdre, le roi de France ne le fit sommer de s'en départir à cause de la mouvance de la Guienne de sa couronne; et en cas de refus, qu'il n'entrât en armes dans cette province et dans tout ce qui appartiendrait à l'Angleterre, où il ne se trouveroit plus personne pour défendre le pays. Pour conclusion on décida qu'il falloit abandonner D. Pèdre à sa mauvaise fortune, reconnoître que ses

disgraces étoient évidemment l'effet de la vengeance divine, et au contraire faire avec D. Henri une alliance très-étroite, pour le détourner de son attachement à la France.

Ces observations politiques, toutes sages qu'elles étoient, furent combattues et renversées par plusieurs motifs. Le premier étoit l'empressement que tout le monde connoissoit au prince de Galles pour cette entreprise; le second étoit l'ambition du roi Edouard, qui désiroit passionnément voir encore augmenter les possessions de sa couronne, et une expédition si glorieuse illustrer la fin de son règne. On considéroit encore que de tout temps l'Angleterre avoit eu des alliances avec la Castille; on avoit compassion d'un roi si généralement dépossédé, et on regardoit comme une chose d'une dangereuse conséquence pour les souverains, de souffrir un bâtard jouir paisiblement d'une couronne qu'il avoit enlevée, sans aucune apparence de droit ni de justice. Ces considérations décidèrent Edouard à envoyer à son fils un pouvoir illimité de faire ce qu'il jugeroit à propos, et il joignit à ce plein pouvoir quatre cents lances et quatre cents archers que lui mena le duc de Lancastre son frère. Un nombre de seigneurs anglais accompagnèrent ce prince à Bordeaux pour être de l'expédition.

À l'ouverture des lettres du roi, le prince

de Galles se décida à l'instant pour la guerre, et toute la Guienne fut d'abord en mouvement pour lever des hommes et pour les préparatifs. Tous les seigneurs de la province voulurent témoigner à ce prince leur affection et leur courage, et se disputèrent à qui auroit les plus belles compagnies et les plus vaillans hommes. La difficulté étoit de savoir comment on entreroit en Espagne, et l'on savoit que dans l'entrevue du roi D. Henri avec le Navarrois, il avoit été convenu que celui ci empêcheroit le passage par ses terres; et comme il étoit le maître des gorges des Pyrénées, il l'étoit par conséquent de barrer le chemin, s'il l'eût voulu, et on n'auroit pu tenter de passer de force, sans exposer toute l'armée à un péril évident. Mais comme on connoissoit le Navarrois pour peu scrupuleux dans l'observation de ses traités, on ne désespéra pas de le corrompre. Jean Chandos anglais, et le capital de Buch gascon (1), se chargèrent de cette négociation, et l'allèrent joindre à Pampelune, où il les reçut avec de grandes

(1) Il eut un frère, Archambault-de-Grailly, dont la femme Isabelle étoit sœur de Matthieu de Castelbon, comte de Foix, après la mort duquel il en prit le titre en 1400, et en fit hommage au roi Charles VI, à Paris, où il vint avec sa femme que l'on nommoit *la perle du monde*, à cause de sa beauté et de sa vertu. L'illustre Gaston-de-Foix, duc de Nemours, tué à Ravenne en 1512, étoit leur arrière-petit-fils.

démonstrations d'amitié et de joie. Ils eurent avec lui une conférence particulière, et lui remontrèrent de la part du prince de Galles qu'il s'étoit fait un préjudice considérable en faisant alliance avec un usurpateur et un sujet rebelle : qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que D. Henri avoit contracté des liaisons qui ne se pouvoient rompre avec le roi d'Aragon, ennemi juré de la Navarre, et que s'il ne prenoit de loin des mesures pour prévenir les événemens dont sa couronne étoit menacée, il devoit craindre que ce nouveau roi, se voyant constamment affermi, ne s'unît quelque jour avec celui d'Aragon pour le traiter comme D. Pèdre, et le dépouiller. Que non-seulement par son dernier traité il avoit renoncé à ses anciens amis dont il avoit reçu des secours essentiels dans ses affaires, mais qu'il s'étoit jeté entre les bras des ennemis de sa personne et de sa maison. Qu'ainsi il étoit pour lui du plus grand intérêt de se maintenir dans l'amitié du prince de Galles, et de lui donner par ses terres le passage qu'il lui demandoit pour son armée, d'autant plus qu'il ne pouvoit se dissimuler qu'en cas de refus, le prince n'auroit pas beaucoup de peine avec d'aussi vaillantes troupes que les siennes à avoir par force ce qu'il ne pourroit obtenir de bonne grâce : que les circonstances étoient pour lui les plus avantageuses du monde, par la situation

fâcheuse où D. Pèdre étoit réduit, et par la nécessité où il se trouveroit de lui accorder toutes les conditions qu'il lui imposeroit; et que s'il en faisoit difficulté, le prince de Galles non-seulement l'obligeroit de les accepter, mais même se rendroit garant de leur exécution. Ils conclurent par l'engager à venir voir le prince de Galles à Bayonne, et lui offrir le passage qu'il souhaitoit à travers la Navarre; ce qu'il pouvoit faire sans scrupule, n'ayant fait aucun traité par lequel il se fût détaché de l'alliance d'Angleterre : qu'enfin, quand il seroit à Bayonne, le prince ménageroit ses intérêts avec D. Pèdre, qui devoit être considéré, malgré ses malheurs, comme seul et légitime roi de Castille.

Le roi de Navarre se rendit à de si spécieuses raisons, et promit aux deux négociateurs qu'il se rendroit à Bayonne, sous prétexte de rendre une visite au prince de Galles. Il y fut reçu de la meilleure grâce du monde, on lui fit bien des caresses et des amitiés, on traita pour lui avec D. Pèdre, qui accorda tout ce que l'on voulut, au moyen de quoi le Navarrois promit non-seulement le passage, mais de joindre ses forces à l'armée anglaise.

Il est temps de retourner à du Guesclin que nous avons dit être parti pour la cour de France. Le héros en sortant de Burgos, se rendit en diligence et directement à Barcelone, où étoit le roi Dom Pèdre

d'Aragon; ce prince le reçut avec des témoignages de joie si sensibles, qu'il n'eût pu en donner de plus grands au plus cher de ses parens; il lui dit que ce qu'il avoit fait en Espagne surpassoit tellement la croyance humaine, qu'on ne pouvoit le regarder sans ressentir pour lui tout le respect et l'admiration que l'on devoit aux héros. Du Guesclin rougit d'un éloge si excessif dans la bouche d'un roi, et de ses expressions; il se contenta de lui répondre modestement, que la valeur de D. Henri et la bravoure des soldats que le prince lui avoit donnés, avoient conquis la Castille; qu'il n'en avoit été que le compagnon et le témoin, et tout au plus un foible instrument, et qu'il n'avoit pas la vanité de s'en rien attribuer. Le roi d'Aragon le retint quinze jours à Barcelone, qu'il employa à lui procurer tous les plaisirs possibles, à lui faire voir la magnificence de sa cour, à lui confier les grands desseins qu'il avoit contre les Sarrazins d'Espagne et d'Afrique, et les moyens que lui donnoient pour son projet les îles de Sardaigne, de Sicile, de Majorque et Minorque (1), et sa proximité avec les royaumes de Grenade et de Murcie.

Du Guesclin lui répondit sur chacun de ces articles, lui donna les conseils qu'il crut convenables, et lui promit ses services. En-

(1) Sans doute que toutes ces îles appartenoient alors à la couronne d'Aragon.

suite s'étant aperçu que ce roi étoit un peu refroidi pour les intérêts de D. Henri, il lui fit bien vite comprendre que lui-même n'avoit pas de plus grand intérêt que de s'attacher à lui ; parce que si D. Pèdre se retrouvoit jamais sur le trône, l'Aragon auroit en lui un ennemi implacable, qui ne lui pardonneroit jamais le passé. Le roi en demeura tellement convaincu, qu'il se détermina à renouveler ses traités avec Dom Henri, qui à la vérité étoit dans son tort, pour n'avoir pas exécuté aux états de Burgos les anciens traités faits entre eux.

De Barcelone, du Guesclin se rendit à Toulouse, où étoit le duc d'Anjou frère du roi, qui savoit déjà son départ d'Espagne, et qui l'attendoit ; il lui fit une réception très-favorable, et le retint le plus long-temps qu'il put. Pendant son séjour en Languedoc, il s'assura d'un nombre de braves gens de sa connoissance, avec qui il convint de les prendre à son retour de Paris, et de les mener avec lui en Espagne. Il partit ensuite pour la cour, ayant reçu du roi un ordre réitéré de s'y rendre. Il seroit superflu de décrire combien sa présence fut agréable au roi, quelle satisfaction il eut de le voir arriver glorieux et conquérant ; et la joie que du Guesclin ressentit de la vue de son roi, et de recevoir de sa part tant de témoignages de son amitié et de son estime.

Notre héros arrivant à la cour , étoit instruit des préparatifs de guerre qui se faisoient en Guienne , et des pratiques sourdes du prince de Galles avec le roi de Navarre ; il jugea de là qu'il n'avoit point de temps à perdre , et que le plutôt qu'il pourroit se rendre auprès de D. Henri , seroit le mieux. C'est pourquoi il se mit à presser ses levées , écrivit en Bretagne et en Normandie à tous ses amis , et rassembla tout ce qu'il put de soldats et officiers qui avoient servi sous lui.

Toute la jeune noblesse de France souhaita d'être du voyage , et d'aller apprendre le métier sous ce grand maître ; il s'en présenta en si grand nombre , qu'il ne fut embarrassé que du choix ; il se borna à quatre mille hommes d'armes faisant douze mille chevaux effectifs , et la meilleure cavalerie du monde sans contredit. Pour l'infanterie , il ne leva que deux mille arbalétriers à pied , parce que dans ce temps-là la cavalerie , même les nobles , ne faisoient point de difficulté de se mettre à pied quand on le leur commandoit. Il donna à cette armée rendez-vous auprès de Toulouse , et dépêcha des courriers à D. Henri , pour lui donner avis de la marche de ses troupes et de la sienne , le priant de ne point livrer de bataille qu'il ne fût auprès de lui.

Cependant le prince de Galles avoit donné à Auch rendez-vous à toute son armée , et lui-même s'y rendit de Bordeaux.

Il y resta quelque temps pour attendre le duc de Lancastre son frère qui venoit le joindre , comme nous l'avons dit , et lui amenoit un renfort d'Angleterre avec ce qu'il avoit rassemblé d'hommes dans la Bretagne par où il avoit pris sa route. Le comte de Foix vint à Auch saluer le prince de Galles , qui le pria de tenir sa place en Guienne pendant son absence , et d'avoir soin de toutes choses. Jacques , roi de Majorque , se rendit aussi auprès de lui , et implora son secours contre le roi d'Aragon qui s'étoit emparé de son île. Le prince lui promit que dès qu'il auroit terminé l'affaire pour laquelle il marchoit , il travailleroit pour ses intérêts ; ce roi le suivit à la guerre avec D. Pèdre.

Le prince de Galles avant que d'engager son armée dans les montagnes , crut devoir prendre ses précautions pour ne pas tomber dans quelque surprise de la part du perfide roi de Navarre. Il fit donc partir avant lui Hüe de Caurelée (1) , pour s'emparer des gorges , et les occuper en l'attendant ; pensant n'avoir pas un moment à perdre , vu que l'on étoit au mois de février , et que si les passages venoient à se boucher par

(1) Ce ne peut pas être celui que nous avons vu venir à Paris , comme l'un des chefs des grandes compagnies , et qui avoit été présenté au roi par du Guesclin , puisqu'il avoit pris parti avec lui pour passer en Espagne , à moins qu'il ne se fût retourné du côté du prince de Galles son prince naturel.

la chute des neiges dans des routes aussi impraticables que celles des Pyrénées, toute l'armée, capitaines et soldats y périroient infailliblement de faim et de froid; qu'ainsi il falloit prévenir les obstacles qui pourroient s'y trouver.

Hüe de Caurelée, en entrant dans ces dangereux passages, ne fut pas peu étonné de n'y trouver aucunes nouvelles du roi de Navarre, ni personne de sa part pour servir de guide à lui et à son camp-volant. Ce général entra en défiance qu'il n'y eût de la trahison de la part de ce roi artificieux; et prenant son parti, il se jette brusquement sur les villes de Mirande et du Pont-de-la-Reine, s'en rend maître, en donne avis au prince de Galles, et mande au roi de Navarre, qu'il se passera bien de lui et de ses gens pour ouvrir au prince de Galles son maître un passage par son pays. Le Navarrois usa de ses détours ordinaires. Il écrivit au prince de vives plaintes contre Caurelée qui le traitoit en ennemi, quoiqu'il sût la part qu'il avoit prise dans la ligue contre D. Henri, et qui par provision lui prenoit ses villes; il supplioit le prince de les lui faire rendre, et de commander à Caurelée de lui faire des satisfactions proportionnées à l'insulte.

Le prince lui répondit qu'il n'avoit point donné d'ordres positifs à Caurelée d'entrer en ennemi sur les terres du royaume de Navarre, mais bien de traiter comme tels

tous ceux qui s'opposeroient à son passage , et qui favoriseroient le parti de Henri-le-Bâtard. Le Navarrois comprit bien par ce style que ses secrets étoient découverts , et en particulier un nouveau traité qu'il avoit fait au préjudice de celui de Bayonne. Sur cela il resta tranquille comme s'il eût été dans une parfaite neutralité ; il laissa , d'une part , traiter son pays comme on voulut , sans s'y opposer , et de l'autre , il ne rendit aucun service pour faciliter le passage , et ne se mit point en peine de fournir des vivres pour les gens de guerre.

Caurelée cependant n'avoit avec lui qu'une poignée d'hommes , avec lesquels il ne pouvoit pas beaucoup entreprendre ; le prince lui-même en avoit trop peu pour les hasarder à une aventure où tout auroit pu se perdre à la fois : ainsi leurs opérations respectives demeurèrent par force suspendues jusqu'à un temps plus favorable ; et si le Navarrois eût voulu ou osé profiter de la circonstance , il pouvoit aisément obliger les Anglais à reprendre le chemin de Bordeaux. Mais ses deux places lui tenoient au cœur ; outre que ses ministres , qui étoient secrètement dans les intérêts de D. Pèdre , lui remontroient sans cesse que si Mirande et le Pont-de-la-Reine restoient démembrés de la Navarre , ce seroit deux portes aux Anglais pour s'emparer de ce qu'il possédoit du côté de la France , et le joindre à la Guienne , comme les

Castillans avoient fait du côté de l'Espagne, et qu'il se verroit à la fin resserré dans des bornes si étroites, qu'il n'auroit plus de roi que le nom. De là ils tiroient cette conséquence, qu'il falloit satisfaire le prince de Galles et se déclarer pour lui sans délai, parce que le moindre retard pourroit donner lieu à D. Henri d'entrer sans obstacles dans la Haute-Navarre, comme le prince de Galles étoit actuellement dans la basse; que si cela arrivoit, il se trouveroit entre deux grandes puissances qui feroient de son pays le théâtre de la guerre, et qu'à la fin le parti qui seroit victorieux pourroit le détrôner, sans qu'il eût le moyen de faire résistance.

Ces observations politiques, mais spécieuses, mirent le roi de Navarre dans de terribles inquiétudes. Après avoir bien tourmenté son esprit intrigant pour se tirer d'un pas aussi difficile, il se détermina du côté le plus pressant; il envoya au prince de Galles un gentilhomme, nommé Martin de Kares, subtil négociateur, et le chargea de lui représenter que si son maître n'avoit pas exécuté les conventions faites à Bayonne, c'est que ses sûretés avec D. Pèdre n'étoient pas satisfaisantes; et cet habile envoyé parvint à le lui prouver tellement que le prince en convint, ou feignit d'en convenir. Il répondit à de Kares qu'il pouvoit assurer le roi de Navarre qu'il auroit tout le contentement qu'il pourroit désirer;

mais que comme ils n'étoient qu'à peu d'éloignement l'un de l'autre, il seroit à propos que pour ménager le temps des allées et des venues, il prit la peine de se rendre à Saint-Jean-Pied-de-Port; que là les deux princes ayant leurs conseils auprès d'eux trouveroient avec lui plus aisément les moyens d'ajuster toutes les difficultés, tant d'une part que de l'autre.

Le roi de Navarre ne goûta pas trop cet expédient; cependant il se détermina à encourir le risque, et partit pour se rendre à Saint-Jean-Pied-de-Port. Avant que de sortir de Pampelune, il envoya secrètement un homme de confiance à D. Henri, pour lui expliquer les raisons qui le forçoient à entrer dans cette négociation, et tâcher de lui persuader qu'il demeureroit ferme dans ses premiers sentimens, et dans la résolution de traverser de tout son pouvoir le dessein des Anglais. Son appréhension étoit que si D. Henri venoit à savoir son voyage vers le prince de Galles, il n'entrât dans la Navarre, et ne lui déclarât la guerre, comme à un ennemi personnel. D. Henri balança s'il ne le feroit pas; mais il considéra que c'étoit pour lui un trop foible ennemi, et un ami sans constance et sans fidélité; qu'il étoit au-dessous de lui de l'attaquer ouvertement, et qu'il auroit toujours assez de moyens de le ruiner, s'il lui arrivoit de faire quelque chose de contraire à ses intérêts.

Le prince de Galles ayant appris que le roi de Navarre étoit arrivé à Saint-Jean-Pied-de-Port, lui envoya le duc de Lancastre son frère, avec Chandos, qui tournèrent si bien cet esprit inconstant, qu'ils l'amènèrent dès leur première conférence à un nouveau traité, et le firent consentir, pour le conclure définitivement, à un rendez-vous avec le prince de Galles et D. Pèdre, qui s'y trouvèrent en personne; là le traité et toutes ses conditions furent arrêtés, signés et jurés.

Quand cet accord fut fait, et que le prince de Galles ne craignit plus rien du Navarrois, il se mit en état de faire passer les montagnes à son armée. Il la divisa en trois corps; donna son avant-garde à conduire au duc de Lancastre et à Chandos. (Celui-ci avoit à sa suite un seigneur breton nommé de Neuville, qui servoit à ses frais avec trente lances qu'il commandoit, et cela pour servir au rabais de sa rançon, ayant été fait prisonnier à la bataille d'Auray). Cette avant-garde passa un lundi. Le lendemain le prince de Galles et D. Pèdre passèrent avec le corps de bataille; et le troisième jour l'arrière-garde, conduite par le roi de Majorque, les comtes d'Armagnac (de Foix) et d'Albret, et Olivier, sire de Clisson, qui étoit arrivé de Bretagne deux jours auparavant, et avoit amené trois cents gentilshommes.

Cette armée étoit une des plus lestes que

Pon pût voir ; elle étoit composée de tous vieux soldats aguerris , anglais , bretons , gascons et poitevins , qui avoient toute leur vie fait la guerre en France , en Bretagne et en Normandie. Les seigneurs , vassaux de l'Angleterre , ou amis particuliers du prince de Galles , s'y étoient rendus ; en sorte que le tout ensemble passoit le nombre de quarante mille hommes de bonne infanterie , et trente mille de la plus belle et de la meilleure cavalerie de l'Europe.

Du Guesclin informé que le roi de Navarre avoit donné passage par son pays au prince de Galles , évita les montagnes , et passa par le royaume d'Aragon avec ses quatre mille hommes d'armes et ses deux mille arbalétriers , et là il prit un renfort de cinq cents lances qui étoit destiné au service de D. Henri , commandé par le comte d'Aigüe , jeune et vaillant capitaine , mais trop présomptueux.

Le prince de Galles étant entré dans la Castille , écrivit de sa main une lettre qu'il envoya par un héraut à D. Henri , où il lui marquoit , qu'il n'avoit personnellement aucune animosité contre lui ; qu'il ne venoit point en Espagne pour s'y couvrir de gloire aux dépens du sang de quantité de braves gens , que les batailles détruisent toujours ; mais qu'il n'avoit pu refuser à D. Pèdre le secours qu'il lui avoit demandé ; que la malheureuse situation d'un si grand roi l'avoit sensiblement touché , surtout

étant chassé de son royaume par ses propres sujets, et en particulier par ceux qui auroient dû s'intéresser le plus vivement à le maintenir sur son trône. Qu'il s'étoit trouvé très-heureux d'avoir été recherché jusque dans la ville de Bordeaux pour être l'asile, le protecteur et l'espérance d'un grand roi, malheureux et dépossédé; qu'il auroit couru aux extrémités de la terre pour trouver une occasion aussi glorieuse et aussi honorable que celle que la fortune lui présentait; qu'il ne pouvoit croire de lui qu'il persistât à retenir ce qu'il avoit ôté à D. Pèdre, ni qu'il s'obstinât à jouir comme d'une conquête légitime, de ce qui n'étoit précisément qu'une usurpation et une révolte criminelle; qu'il savoit aussi bien que personne que les particuliers n'ont jamais eu le droit de tirer l'épée contre leurs princes; et que celui de faire la guerre est un droit sacré réservé aux souverains: qu'ainsi il l'estimoit trop raisonnable pour ne pas rétablir les affaires du roi son seigneur dans l'état où il auroit dû être le premier à les soutenir; que les circonstances devoient l'engager à faire usage de ses vertus, et de la haute réputation que sa valeur et ses grandes qualités lui avoient acquise; que ce seroit se déshonorer que de s'opiniâtrer à défendre la possession d'une couronne aussi mal acquise que celle dont il jouissoit; qu'au contraire il lui seroit glorieux et honorable de la restituer à celui

à qui elle appartenait par le droit de sa naissance et par toutes les lois; que s'il étoit capable de se rendre à des motifs si équitables, il lui offroit sa médiation auprès de D. Pèdre pour qu'il le rétablît dans ses bonnes grâces, et qu'il mît en oubli tout ce qui s'étoit passé; qu'il emploieroit même ses bons offices pour lui procurer de plus grands avantages qu'il n'en avoit jamais eus, et tout ce qu'il pourroit lui-même souhaiter, offrant d'être la caution de son traité.

D. Henri lut cette lettre en présence des principaux seigneurs et capitaines de son armée; tous convinrent que le procédé du prince, bien loin d'avoir quelque chose d'offensant, étoit de la plus grande générosité, et faisoit voir le caractère d'un vrai honnête homme. On agita long-temps dans le conseil quelle réponse il convenoit de faire à cette lettre, et on s'arrêta à la faire en cette sorte. Le roi lui manda: « J'ai été dans la dernière surprise qu'un prince aussi illustre par ses vertus et sa valeur, ait pu se résoudre à donner un asile à D. Pèdre, dont il ne pouvoit ignorer les crimes, qui l'ont rendu l'objet de la haine du Ciel et l'opprobre de la terre. Il est inconcevable que deux personnes de caractères aussi éloignés l'un de l'autre, aient pu s'accorder en quelque chose; et je ne craindrai pas de dire que la Providence, par un effet de sa volonté qu'il ne m'appartient pas de sonder, a voulu concilier toutes les vertus

avec tous les vices. Quant à moi, je ne dois ni ne crois pouvoir avec honneur abandonner un trône où la bonté divine m'a placé, et d'où sa justice a précipité D. Pèdre pour le punir de ses cruautés, de ses impiétés et de ses perfidies. J'ai même une si grande opinion de votre vertu, que je suis persuadé que vous-même auriez regret d'avoir réussi à le remettre sur le trône; et que vous connoissez trop bien celui pour qui vous vous intéressez, pour douter que si vous ajoutiez cette nouvelle victoire à toutes celles que vous avez remportées ailleurs, elle n'auroit pas d'autre effet que d'exposer les peuples de la Castille à la vengeance d'un tyran impitoyable. Je ressens une douleur sincère de voir qu'un tel homme ait surpris par ses artifices un cœur si généreux, qui auroit dû au contraire s'unir avec tous les gens de bien pour punir un si méchant homme, plutôt que d'autoriser par son assistance tant de forfaits exécrables. Je vous prie donc de vous retirer avec votre armée, et de vous épargner et à moi la douleur de voir périr tant de vaillans hommes; de ne me pas forcer à devenir l'ennemi d'un prince dont j'estime infiniment le mérite et les vertus. »

Le prince de Galles ayant reçu cette lettre, ne put s'empêcher de dire tout haut, et en présence même de D. Pèdre: « Nous allons avoir en tête un homme plein de

cœur et de bon sens ; c'est à nous à bien sérieusement conduire notre entreprise. » Tout de suite il donna l'ordre de marcher vers la Castille.

Du Guesclin , en partant pour la cour de France , avoit laissé dans son comté de Borgia Olivier de Mauny , pour y commander pendant son absence les Français qui se trouvoient encore en Espagne. Ce seigneur indigné des perfidies réitérées du roi de Navarre , et résolu d'en avoir raison , prend avec lui trois cents lances , entre dans la Navarre , brûle plusieurs villages , et fait un dégât général par-tout où il peut parvenir. Le roi de Navarre assemble en diligence cinq ou six cents lances pour le combattre ; mais Mauny se poste si avantageusement , que dès que cette troupe paroit , il la surprend , en tue la plus grande partie , et fait le roi lui-même son prisonnier. Cet événement fut si étonnant , que tout le monde pensa que c'étoit là encore un nouveau stratagème de ce roi , et que cette opération et sa captivité étoient concertées entre lui et Olivier de Mauny. La reine de Navarre sa femme , ayant appris qu'il étoit entre les mains d'un parti qu'il avoit mille fois trompé , craignit qu'on ne le traitât en prisonnier de guerre , et que même on ne le fit mourir. Elle se rendit aussitôt au camp du prince de Galles , se jeta à ses genoux , et lui dit fondant en larmes , qu'il n'y avoit que la haute consi-

dération que son mari avoit toujours eue pour lui, qui l'avoit détaché des intérêts de D. Henri, et engagé à ouvrir ses passages à l'armée anglaise; que son pays étoit ruiné et sacrifié à la vengeance du Castillan, et sa personne en prison, et peut-être en danger de sa vie; qu'elle venoit le supplier, comme le refuge et le protecteur des rois malheureux, de garantir la vie du roi son mari du péril où elle étoit, et de lui procurer sa liberté, qu'il n'avoit perdue que pour s'être attaché à ses intérêts.

Le prince de Galles lui répondit qu'il partageoit bien sincèrement sa douleur et le malheur du roi de Navarre: « Ne craignez rien pour ses jours, madame, lui dit-il; il est entre les mains d'un homme plein d'honneur et de générosité, qui, sur ma parole, n'entreprendra rien contre lui: quant à sa liberté, il n'est pas encore temps d'y travailler; mais le moment en viendra dans peu, et je ne le négligerai pas. » Les Anglais de leur côté étoient fort aises de la captivité du Navarrois; carquoiqu'il fût dans leur parti actuellement, ils n'étoient jamais sans défiance de ses infidélités, et le craignoient plus que s'il eût été un ennemi déclaré: ils pensoient que s'ils venoient à avoir du dessous en Castille, ce prince qui étoit toujours pour le parti le plus utile, leur fermeroit leur retour par ses montagnes, et les mettroit en danger de ne pouvoir s'en retourner et de périr jus-

qu'au dernier. D'ailleurs, ils avoient de la peine à revenir de leur première opinion qu'il s'étoit entendu avec Olivier de Mauny; et les partisans de Dom Henri les entretenoient dans cette idée, pour perpétuer leur défiance.

Suivant qu'il avoit été arrêté depuis peu de jours au conseil du prince de Galles, son armée entra en Castille : dès qu'elle fut arrivée dans les environs de Sauveterre, elle y trouva en abondance tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des hommes et des chevaux. Il s'approcha de la ville, et envoya un héraut la sommer de se remettre dans l'obéissance de son souverain légitime. Les bourgeois balancèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre, et après deux heures de délai qu'ils avoient obtenu pour délibérer, ils envoyèrent les clefs de leur ville à D. Pèdre. Ce prince barbare vouloit commencer à exercer son caractère violent sur eux, et en faire un exemple qui effrayât les autres places de la Castille; mais le prince de Galles, plus sage et plus humain, lui dit qu'il ne souffriroit pas que les peuples qui se soumettoient à sa discrétion reçussent aucun mauvais traitement; qu'il étoit plus à propos de montrer de la douceur, que de jeter dans le désespoir ceux que l'on réduiroit; qu'autrement ce ne seroit que ranimer la haine de la nation contre lui. D. Pèdre fut contraint de se ranger à ce conseil,

mais son cœur pervers se promettoit bien de les châtier dès qu'il seroit assez fort pour se satisfaire.

L'armée anglaise trouvant dès son arrivée une abondance si grande, tant dans le plat pays, que dans la ville même de Sauveterre, pensa que cette abondance étoit inépuisable, et fit une telle profusion des vivres, qu'au bout de huit ou dix jours tout manqua à la fois, tant par le désordre des soldats, que par la négligence de ceux à qui il appartenoit d'y veiller: cette disette générale déterminâ le prince de Galles à livrer bataille, et tâcher de la rendre décisive. Il connoissoit la valeur de ses troupes accoutumées à vaincre, et il comptoit sur sa bonne fortune personnelle; mais son principal motif étoit qu'il savoit que du Guesclin n'étoit pas encore arrivé de son voyage; il le redoutoit, et souhaitoit profiter de l'absence de ce grand capitaine: il pensoit encore que les gens qu'il amenoit avec lui seroient capables d'animer et encourager les troupes de son ennemi.

Il quitta donc Sauveterre, et fit marcher en avant Guillaume de Felletton, sénéchal d'Aquitaine, avec quinze cents chevaux et quelque infanterie, pour répandre l'alarme, fatiguer les ennemis par des escarmouches et commencer la petite guerre. Felletton s'avance en effet, se poste à la vue de l'armée de D. Henri, lui fait des prisonniers, donne pendant une nuit dans le quartier

du roi , et manque à se saisir de D. Henri lui-même. Ce roi ne put souffrir cette façon de faire la guerre , et voulant faire voir au prince de Galles qu'il avoit trop de cœur pour le craindre et se laisser braver de la sorte , il fit marcher son armée sur Navarret : elle étoit de plus de soixante mille hommes de pied et de plus de quarante mille de cavalerie , sans le renfort qu'il attendoit de Français et d'Aragonais.

Le prince de Galles de son côté s'étant avancé jusqu'à la ville de Vittoria , peu éloignée de Navarret , s'y logea et assit son camp au pied des murailles. Il n'y avoit plus entre les deux armées de rivières à passer , en sorte que dans l'une comme dans l'autre , on ne doutoit pas qu'il n'y eût bataille dans très-peu de temps.

Les affaires étoient dans cet état quand du Guesclin arriva à l'armée de D. Henri. Sa présence fit un effet étonnant ; elle ranima les soldats , et sembla leur donner une ardeur nouvelle , beaucoup mieux que le secours qu'il amenoit. Il étoit accompagné du maréchal d'Andrehan , du Bègue de Villaines et d'un nombre de jeune noblesse française , outre les comtes d'Aigüe et de Roquebertin , seigneurs aragonais.

Le comte Dom Tellès , frère de Dom Henri , voulant savoir des nouvelles au vrai du camp ennemi , avoit à ce dessein détaché quelque cavalerie. Il sut que le duc de Lancastre avec Jean Chandos , et toute

l'avant-garde du prince de Galles étoit à tel endroit qu'on lui indiqua : il résolut d'aller les y attaquer, et pria du Guesclin d'être de la partie pour prendre ses avis. Celui-ci, qui ne demandoit que de telles expéditions, fut d'abord prêt ; ils partirent ensemble à l'entrée de la nuit avec six mille chevaux, tant français qu'espagnols, et au point du jour ils trouvèrent Hûe de Caurelée campé dans une prairie, le long d'un ruisseau sous un petit bois. Ils le chargèrent si vigoureusement que tout fut tué, et les bagages enlevés. Caurelée voyant le désordre de ses gens, rassembla quelques compagnies qui s'étoient réfugiées auprès de lui, et tenta de prendre le comte Tellès en arrière ; mais on s'en aperçut assez à temps pour tomber sur lui, lui tuer un nombre de ses meilleurs hommes, et le forcer à chercher son salut dans la vitesse de son cheval. Le duc de Lancastre et Chandos apprirent bientôt cette aventure ; ils firent prendre les armes à tout leur monde, et se mirent en bataille sur le penchant d'une colline. Le prince de Galles et le roi D. Pèdre y accoururent, et toute l'armée se rangea au même lieu, croyant que celle de D. Henri en alloit faire autant, et qu'il y alloit avoir bataille. Du Guesclin et D. Tellès, voyant tout ce mouvement parmi les Anglais, se consultèrent pour savoir s'il ne seroit pas à propos de les charger sans leur donner le temps de se

reconnoître : ne sachant à quoi se résoudre dans le moment , ils se bornèrent à faire quelques escarmouches pour tenter la fortune , sauf à prendre leur parti suivant la contenance des ennemis. Ils envoyèrent donc des escarmoucheurs ; mais les Anglais ne s'en émurent point , et les regurent à coups de flèches , ce qui les détermina à se retirer. Les Anglais ne les suivirent point , de crainte de tomber dans quelque embuscade ; mais le parti espagnol en se retirant se trouva face à face avec Felleton , qui ne savoit rien de ce qui venoit d'arriver. On l'attaque vaillamment , il se défend de même , enfin , il tombe mort ; tout son monde reste sur la place ou est fait prisonnier , et tout son bagage emmené au camp de D. Henri.

Cet heureux succès anima tellement le courage de l'armée d'Espagne contre les Anglais , que les soldats ne demandoient qu'à marcher au combat. Les plus sages capitaines ne se trouvoient pas de ce sentiment : ils connoissoient la valeur des deux nations , et ne vouloient pas risquer le succès , ni se livrer à l'impétuosité castillane. On tint conseil dans la chambre du roi ; du Guesclin prit la parole le premier , et dit au roi , qu'il estimoit que Dieu avoit permis qu'il eût affaire à des ennemis aussi braves que les Anglais et les Gascons , pour manifester plus clairement les effets de sa puissance et de sa protection ; que

cependant l'occasion demandoit qu'il se servît de tous les moyens qu'il avoit pour assurer sa dignité et ses conquêtes ; que le plus sûr parti pour être victorieux étoit de ne point combattre , parce que les Anglais impatiens par tempérament s'ennuieroient bientôt des longueurs de la guerre , et que les vivres leur manqueroient dans peu ; qu'il suffisoit donc de leur disputer le terrain pour les consumer , et que bientôt ils seroient trop heureux de demander la paix et de se retirer. Que si au contraire il leur livroit bataille , il perdoit tous ses avantages en les exposant au hasard de l'événement et au sort des armes. « Enfin , je me sens obligé , seigneur , de vous dire que les Anglais battront les Espagnols ; je ne doute pas que la valeur ne soit égale des deux côtés , mais les Anglais ont une manière de combattre plus décidée et plus dangereuse. »

Le comte Tellès s'offensa de ces derniers mots , et interrompant brusquement du Guesclin : « Hé quoi ! s'écria-t-il , messire Bertrand , est-ce là la résolution où je vous ai vu ? Je n'attendois pas de votre part un tel conseil. Pensez-vous que les Espagnols ne valent pas bien les Anglais ? Est-il raisonnable que vous et les Français qui sont ici sous vos ordres , soyez les maîtres dans l'armée , et que tout y soit soumis à vos idées et à vos volontés ? Vous ne composez que la dixième portion des troupes , et vous

croyez valoir vous seuls plus que tout le reste ensemble : c'est que vous commencez à devenir vieux , et que la peur vous gagne. » Moi ! de la peur , répond Bertrand avec vivacité , je n'en ai jamais ressenti la moindre atteinte ; et si quelqu'un étoit si téméraire que de m'en taxer , je lui en donnerois à l'instant le démenti comme à un imposteur et un lâche. D. Henri interrompit cette altercation , de peur qu'elle n'eût des suites , et il fut enfin résolu qu'on donneroit bataille. Du Guesclin ne put encore s'empêcher de reprendre la parole et de dire au roi : « Vous voulez , seigneur , que nous combattions , il faut vous obéir , j'y mourrai ou serai fait prisonnier ; mais , je vous le repète , les Anglais vont remporter sur vous une victoire complète , et vous verrez que les Espagnols ne leur résisteront pas.

Du moment que la résolution de donner bataille fut prise , on ne s'occupa plus d'autre chose. D. Henri donna le commandement de son avant-garde à du Guesclin et au maréchal d'Andrehan ; elle étoit composée de seigneurs français et bretons avec leurs troupes , faisant au delà de six mille hommes d'armes (dix-huit mille chevaux) , la fleur et même l'espérance de l'armée , et c'étoit le corps le plus avancé sur la droite.

Le second corps étoit aux ordres de ses deux frères D. Tellès et D. Sanche , et étoit

de vingt-cinq mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Cette troupe étoit un peu plus en arrière que celle de du Guesclin, et à sa gauche le long du ruisseau. Du Guesclin la voyant si bien rangée et dans un appareil le plus brillant du monde, demanda à d'Andrehan ce qu'il pensoit d'une troupe si belle, qu'il sembloit que rien ne pourroit lui résister. Le maréchal lui répondit qu'il en espéroit beaucoup, et qu'elle montrait une grande résolution et une grande fermeté. Et moi, dit du Guesclin, je ne crois seulement pas que ces hommes-là mettent l'épée hors du fourreau; ils fuiront dès qu'ils verront les Anglais devant eux.

La troisième bataille avoit pour chef le roi D. Henri en personne, et contenoit sept mille hommes d'armes et trente mille de pied; auprès de lui étoient tous les seigneurs des royaumes de Castille, de Léon et de Portugal: ce troisième corps étoit entre les deux premiers, et un peu plus en arrière que le second. Outre cela il y avoit un corps de réserve composé des comtes d'Aigüe et de Roquebertin avec leurs Aragonais, tous bien armés et montés sur des chevaux admirables; leur destination étoit d'être par-tout, pour donner du secours où il en seroit besoin.

Cette grande et belle armée se trouva rangée en bataille dès le point du jour, le samedi 3 avril 1368; on vouloit com-

battre de grand matin pour éviter la chaleur et la poussière.

Le roi D. Henri, monté sur une superbe mule des montagnes d'Aragon, alloit de rang en rang pour animer les chefs et les soldats : « Souvenez-vous, leur disoit-il, mes amis, que c'est moins pour remonter sur le trône de Castille que le roi D. Pèdre a imploré le secours des Anglais, que pour avoir le moyen et l'autorité d'assouvir sa fureur et sa vengeance ; mais ne croyez pas que si le prince de Galles, qui est sans contredit le plus ambitieux prince de son siècle, obtenoit la victoire, il lui rendit sa couronne, et qu'il ne la gardât pas pour lui-même, comme un otage des engagements que D. Pèdre a pris avec lui : ainsi les Castillans se verroient assujettis à une domination étrangère. Que si au contraire ce prince rétablissoit le cruel D. Pèdre, ce seroit mettre sur le trône la cruauté, l'inhumanité et la tyrannie même ; et ce malheur seroit si général, qu'il n'y auroit ni noblesse, ni peuple, ni militaire, ni bourgeoisie, qui ne dussent s'attendre à en ressentir la violence, chacun à son tour. Vous m'avez volontairement appelé à la royauté, et placé sur le trône de mes ancêtres : je ne crois pas avoir donné à personne sujet de s'en repentir ; et je vous proteste qu'en combattant pour me maintenir dans cette haute dignité, je n'ai d'autre objet que de faire le bonheur de la

nation, et la préserver des fureurs de mon ennemi : ainsi votre bonheur, votre repos, votre fortune sont entre vos mains ; c'est à présent à vos épées à assurer votre tranquillité et celle de votre patrie.

Quand il fut arrivé au corps que commandoit du Guesclin, il le prit par le bras, l'embrassa, et lui dit : « Je tiens ce bras redoutable qui a déjà fait tant de belles actions en ma faveur ; c'est aujourd'hui, vaillant Bertrand, qu'il faut l'employer pour affermir une couronne que je tiens de vous, et que je voudrois voir sur votre tête, si c'étoit celle de l'univers entier : une moindre ne seroit pas digne d'un héros dont le cœur est plus grand que toute la terre.

Ensuite D. Henri étant allé reprendre sa place, et la prière étant faite, toute l'armée s'écria qu'ils étoient tous disposés à mourir pour un prince si bon, si grand, si magnanime que le victorieux D. Henri, roi de Castille.

Le jour ne faisoit que paroître, quand on aperçut l'armée anglaise sur un petit coteau, et descendant dans la plaine de Navarret, en cet ordre. Le duc de Lancastre, frère du prince Edouard de Galles, commandoit l'avant-garde destinée à combattre contre celle de du Guesclin : il avoit auprès de lui Jean Chandos, les deux maréchaux de Guienne, Hûe de Caurelée, et plusieurs autres seigneurs anglais. Le second corps

étoit aux ordres du prince de Galles, du roi D. Pèdre, et de Martin de Kares navarrois, qui représentoit là le roi son maître; sa destination étoit contre D. Tellès et D. Sanche. Le troisième étoit conduit par le roi de Majorque, Jean de Grailly capital de Buch, les comtes d'Armagnac et d'Albret, et étoit opposé au corps du roi Dom Henri: c'étoit le plus considérable de tous, et il étoit composé de Français, Béarnais, Allemands et Poitevins. Les seigneurs de Clisson et de Retz commandoient le corps de réserve composé des Bretons qu'ils avoient amenés. Les Anglais se trouvèrent rangés en plaine précisément dans le même ordre que l'armée d'Espagne, et les uns et les autres avoient leurs bagages sur les derrières.

Le vaillant et pieux prince de Galles, voyant ces deux nombreuses armées chrétiennes prêtes à se détruire l'une et l'autre, fut touché jusqu'aux larmes de cet affreux spectacle: il plaignit, en soupirant, les malheurs de la chrétienté, et que tant de gens qui devoient se porter une affection mutuelle qui leur est tant recommandée par leur religion, se disposassent à se tuer les uns les autres, au lieu de s'unir contre les ennemis communs du christianisme; et levant les mains et les yeux vers le ciel, au lieu de haranguer ses troupes, il prononça à haute voix ces belles paroles:

« Mon Dieu, de qui l'œil éternel pé-

nêtre dans le fond des ames , vous savez que je n'ai quitté mon pays que pour aider à maintenir le bon droit d'un roi chassé injustement de ses états ; donnez à ses ennemis l'esprit de paix que nous leur avons demandé : ou bien , Seigneur , ajoutez votre force à nos armes , et conduisez nos coups , afin que nous obtenions la victoire en votre nom. » Ensuite il se retourna vers D. Pèdre , lui tendit la main , et lui dit : « *Nous verrons aujourd'hui si Dieu veut que vous soyez le roi de Castille ; mais souvenez-vous de lui promettre de pardonner sincèrement à vos ennemis , et de traiter à l'avenir les sujets qu'il vous aura rendus , avec plus de justice et de modération que vous n'avez fait. »*

Toute l'armée commençoit à s'ébranler , et on alloit sonner la charge , lorsque Jean Chandos sort de son rang , s'approche du prince de Galles son maître , tenant à la main une bannière roulée , la lui présente , et lui dit : Monseigneur , il y a long-temps que je suis chevalier ; grâce à Dieu et à vos bienfaits , je suis assez puissant en terres et assez riche pour être chevalier banneret. J'ai dans mes fiefs assez d'écuyers et de chevaliers pour accompagner ma bannière et la défendre , si vous voulez m'honorer de cette qualité. Le prince prit la bannière de la main de Chandos , la donna au roi D. Pèdre , et le pria de la

déployer, ce qu'il fit, et on vit les armes de Jean Chandos en écusson (il portoit d'argent au pal de gueules, au pied fiché). Dom Pèdre la lui rendit, et lui dit: « Voilà, brave connétable, votre bannière que je vous mets en main toute déployée; je ne doute point que tous ceux qui la suivront n'apprennent par votre exemple à combattre vaillamment et à la bien défendre: vous êtes chevalier banneret. » Chandos l'ayant reçue, rendit grâces aux deux princes, et tout de suite la porta aux gentilshommes ses vassaux qui étoient dans l'armée à ses ordres, et leur dit ces mots: « Compagnons, cette bannière est la vôtre; il y va de votre honneur autant que du mien qu'elle soit vue bien avant parmi les ennemis, et qu'elle soit généreusement conservée. » Tous jurèrent de bien faire leur devoir, et de la conserver au prix de leur sang; et l'ayant reçue de sa main, ils la donnèrent à porter ce jour-là à un chevalier nommé Guillaume Alary. (Nous rapportons ce trait, pour que le lecteur connoisse ce que ce mot de *banneret* signifie en Angleterre, et le cérémonial pour donner cette qualité, et même le grade qu'elle donnoit au-dessus des autres chevaliers; mais pour l'obtenir il falloit être très-riche).

Cela fait, les trompettes sonnent de toutes parts pour la charge: le duc de Lancastre à la tête de l'avant-garde marche au petit pas, et du Guesclin s'avance vers lui.

Les deux corps étoient à pied et s'approchèrent en gardant un profond silence, qui les étonnoit également, et qui exprimoit le cœur et la fierté des combattans. Sitôt qu'ils furent à la portée du trait, les flèches partirent en si grande quantité, que le ciel en fut obscurci ; mais elles firent peu d'effet, chacun étant de part et d'autre armé de cuirasses qui leur résistoient : cependant il y fut tué quelques hommes, et quelques autres furent blessés.

Les flèches étant épuisées, on en vint à l'arme blanche, et on se joignit. Les chefs des deux armées étoient attentifs aux efforts de ces deux avant-gardes, comme si la victoire alloit dépendre du succès de l'une contre l'autre. Elles se joignirent encore de plus près, et tentèrent longtems de se rompre réciproquement, sans pouvoir y parvenir ; enfin elles se rompirent, et ce fut alors que l'on vit un combat digne des vaillans hommes dont elles étoient composées ; et leur exemple anima tellement les autres corps, qu'à peine le prince de Galles put-il contenir l'ardeur des siens. Il marche contre D. Tellès, qui sans se donner le tems d'être attaqué, dès qu'il aperçoit D. Pèdre, tourne le dos avec vingt-mille chevaux qu'il commandoit et se sauve en déroute. (Voilà ce que du Guesclin avoit prévu et prédit.) On ne sait si ce fut lâcheté ou trahison ; mais le plus vraisemblable c'est le défaut d'expérience, ne

s'étant jamais trouvé en si périlleuse aventure : peut-être encore, dit l'historien, fut-ce l'aspect de D. Pèdre, et ce caractère majestueux que la Divinité imprime sur le front des rois, et qui porte par lui-même l'alarme dans les cœurs de ceux qui les ont offensés (1). D. Tellès par sa fuite entraîna presque tout le corps qui étoit à ses ordres; le reste fut bientôt défait, et D. Sanche son frère, qui le commandoit avec lui, mais plus vaillant, fut fait prisonnier.

Le prince de Galles empêcha que l'on allât à la poursuite des fuyards pour ne point déranger son ordonnance; mais il commanda seulement un petit corps de quatre mille hommes pour les recevoir, en cas qu'ils se ralliassent; car cette fuite étoit si brusque et si inopinée, que le prince craignoit que ce ne fût une feinte, et qu'ils ne revinssent à la charge, quand on ne penseroit plus à eux, ou que peut-être leur objet eût été de faire un détour pour tomber sur les Anglais en arrière ou en flanc. Quand il eut pris cette précaution, il partagea son monde en deux corps; il en donna un à D. Pèdre, qui étoit très-brave de sa personne, pour qu'il allât prendre

(1) D. Tellès étoit frère de D. Henri, fils d'Eléonore de Gusman, et comme lui bâtard et sujet révolté. Sans doute que sa frayeur provenoit de la peur de tomber dans les mains de D. Pèdre, et d'éprouver sa cruauté.

en flanc D. Henri, qui étoit aux prises avec le roi de Mayorque; et avec l'autre corps, il alla au secours du duc de Lancastre son frère et de Ghandos son connétable, qui avoient affaire à du Guesclin.

D. Pèdre s'acquitta parfaitement de sa commission; il chargea ses ennemis avec beaucoup de vigueur. Ce corps de D. Henri qui jusque-là avoit bien combattu, se voyant attaqué par des troupes fraîches, et sachant la fuite honteuse de D. Tellès, plia tout entier et se mit en déroute après très-peu de résistance. Le cruel D. Pèdre, animé de fureur contre ces malheureux, en fit passer la plus grande partie au fil de l'épée, et rassasioit son inhumanité du sang de ses sujets, pensant déjà tenir la victoire, et se voir rétabli sur son trône. Mais le prince de Galles, aussi estimable par la bonté de son cœur et sa vaillance, que Dom Pèdre étoit odieux, voulant épargner le sang, commanda aux siens de cesser cette boucherie et de se rendre auprès de lui, ce qu'ils firent à l'instant.

Les Araganois de leur côté, s'étant avancés en bon ordre pour combattre, avoient été totalement défaits par Olivier de Clisson et par le sire de Retz, en sorte qu'il n'y avoit plus que le corps commandé par du Guesclin, qui combattit encore; aussi toute l'armée anglaise se tourna-t-elle contre lui. Il avoit auprès de sa personne le maréchal d'Andrehan, le Bègue de Vil-

laines avec les autres Français et Espagnols qui avoient eu assez de courage pour se joindre à lui; et ils soutenoient toute l'armée anglaise avec une troupe bien inférieure en nombre.

Pendant leur combat, il arriva deux choses dignes de notre histoire; mais nous dirons auparavant quel fut le sort du roi D. Henri.

Ce prince infortuné voyant l'entière défaite de son parti, prit quatre ou cinq mille chevaux de ceux qui avoient combattu à ses côtés, et vint se joindre à la bataille de du Guesclin. Quand il y fut arrivé, il dit tout haut: « Vous allez voir, mes braves et généreux amis, que je n'étois pas tout-à-fait indigne de la haute dignité où vos armes m'avoient élevé. » A l'instant il se précipita dans les ennemis, en tua cinq ou six de sa main. Dieu le garda dans un si grand danger par un miracle évident, et le conserva pour en faire la gloire et le bonheur, non seulement de l'Espagne et de la France, mais de toute la chrétienté, où toutes les têtes couronnées le comptent parmi leurs aïeux; et ce fut certainement par une singulière protection du Ciel qu'il se retrouva au milieu de son monde, sans la moindre blessure. Du Guesclin saisit l'occasion pour lui conseiller de mettre sa personne en sûreté; qu'elle étoit trop chère à l'Espagne et à ses amis, pour qu'il l'exposât comme il venoit de faire; que de

sa conservation dépendoit la fortune et le bonheur de sa famille, et qu'il falloit espérer d'être plus heureux une autre fois. Le prince reçut ce sage et fidèle avis, et ayant choisi seulement quatre des siens pour rendre son évasion plus secrète, il se retira de la mêlée : ensuite il expédia un courrier à la reine sa femme pour l'instruire du mauvais état de ses affaires, et il lui manda de se rendre en diligence et secrètement avec ses enfans et sa maison à Trans-tamare, où elle recevroit de ses nouvelles.

Pour revenir à ce que nous disions il y a un moment être arrivé au corps d'armée de du Guesclin : un brave chevalier castillan, nommé Martin Ferrand, homme très-vaillant et d'une grande force, s'attacha à Chandos, le renversa de cheval et se mit en posture pour lui couper la tête ; mais celui-ci aussi adroit que vigoureux, tira une dague qu'il portoit à son côté, et en donna un si furieux coup dans le ventre de son adversaire au défaut de ses armes, qu'il le tua sur la place.

Le second événement fut qu'un gentilhomme anglais, grand ami de Chandos, chercha du Guesclin pour avoir l'honneur de lui donner le premier coup ; mais il eut affaire à son maître, qui le tua de sa main et d'un seul coup. Chandos au désespoir de la mort de son ami, voulut le venger ; mais les capitaines des deux partis les entourèrent en si grand nombre, que l'on

empêcha un des deux plus grands hommes du monde de périr de la main de l'autre.

Le duc de Lancastre attaqua le Bègue de Villaines; il y eut du sang répandu autour d'eux, et par eux-mêmes; mais le Bègue succomba sous le nombre, et fut contraint de se rendre prisonnier.

Le prince de Galles, suivi de D. Pedre, rencontra dans la mêlée du Guesclin, le maréchal d'Andrehan, et Gauvin de Bailleul avec un nombre d'autres, parmi lesquels se trouvoit Sylvestre de Budes (1). Ils étoient tous adossés contre une muraille, où ils ne pouvoient être attaqués par derrière, et combattoient comme des lions. Le prince les considéra quelque temps; puis ne voulant pas voir périr de si braves hommes, il s'avança vers eux, leur tendit la main, et leur dit avec bonté: Rendez-vous, vaillans chevaliers, c'est assez combattre; conservez-vous pour de plus heureuses aventures. Ils alloient effectivement rendre leurs épées, lorsque D. Pedre que sa ferocité n'abandonnoit jamais, fend la presse, et s'approche du prince de Galles, en criant de toute sa force: Point de quartier; tant que ces hommes-là vivront, je ne me croirai

(1) Il portoit ce jour-là l'enseigne de du Guesclin, comme un très-brave et très-distingué gentilhomme breton. Le nom de Budes subsiste encore, et a donné à la France l'illustre maréchal de Budes, marquis de Guebriant. Il est enterré à Notre-Dame de Paris, avec sa femme aussi illustre que lui.

jamais roi de Castille. Du Guesclin l'entendit, et entrant dans une furieuse colère, il s'élança contre lui et lui porta un si grand coup d'épée, qu'il le fit tomber sur les genoux, quoique le coup n'eût porté que sur le bouclier; mais comme il avoit le bras levé pour lui en porter un second, un Anglais le saisit par le milieu du corps, un autre l'arrêta par son casque, et ils lui dirent tous deux : Messire Bertrand, il faut vous rendre ou mourir. Il fit des efforts pour se débarrasser de leurs mains, mais il entendit le prince de Galles qui crioit aux siens qu'ils ne fussent pas si hardis que de tuer un si brave chevalier; du Guesclin tourna la tête vers le prince, et lui rendit son épée en disant : Au moins ai-je dans mon malheur la consolation de remettre mon épée au plus généreux prince de la terre.

Edouard la reçut, et donna son prisonnier en garde au capitaine de Buch, qui lui dit : Messire Bertrand, tel est le sort des armes; vous me fîtes prisonnier à Cocherel; je vous tiens aujourd'hui : Oui, dit Bertrand, avec une petite différence; vous avez été mon prisonnier, et vous n'êtes ici que mon gardien. Le maréchal d'Andrehan se rendit pareillement au prince de Galles, et tout le reste de leurs troupes fut tué ou fait prisonnier.

Tel fut le succès de la bataille de Navarret, que le prince de Galles eut l'avan-

lage de gagner par sa valeur, et par la lâche fuite de D. Tellès, avec le champ de bataille, et tout ce qui peut caractériser une victoire complète. On n'avoit rien à reprocher au roi D. Henri, sinon d'avoir confié à son frère, jeune homme sans expérience, une partie d'une affaire si intéressante pour lui, et de n'avoir pas écouté l'avis de du Guesclin par préférence à la vanité très-déplacée de ce même D. Tellès. Il est même certain que ce roi, avec un peu de réflexion, et s'il n'eût pas eu alors des vues d'ambition au-delà de ses forces, auroit compris qu'il lui étoit bien plus aisé de se défaire des Anglais, que de les vaincre, et d'épargner, en gagnant du temps, la terrible effusion de sang qui se fit dans cette déplorable journée : enfin il ne fit pas l'action d'un homme sage, comme il étoit, d'exposer sa couronne à la fortune d'une bataille.

Quand toute l'affaire fut terminée, le prince de Galles fit sonner la retraite, et rendit grâces à Dieu de sa victoire sur le champ de bataille même ; après quoi voyant le roi D. Pèdre arrivant du combat, il lui montra cette plaine couverte de morts, de mourans et de blessés, et lui dit : « Vous voilà victorieux, mais il n'en est pas moins vrai que vous avez perdu une bataille, puisque vous ne recouvrez votre royaume qu'au prix du sang de vos sujets ; Dieu les a punis de vous avoir abandonné ; tremblez

à votre tour qu'il ne vous punisse, si vous ne changez votre manière de gouverner.» Ensuite portant la parole à tous ceux qui étoient présens, il ajouta : « Les princes doivent être sages et modérés, puisque leurs passions coûtent la vie à tant d'hommes. Ah ! que nous sommes malheureux de ne pouvoir parvenir au but de nos desseins et de nos projets, sans perdre les personnes qui nous sont le plus attachées, et les plus dignes de notre affection ! » D. Pèdre voulut se jeter à ses genoux pour le remercier du grand service qu'il venoit de lui rendre, mais il l'en empêcha, et lui dit : C'est Dieu qui vous a donné la victoire et non pas moi ; c'est à lui que vos actions de grâces doivent s'adresser ; vous lui devez tout et rien à moi.

On fit chercher parmi les morts le corps de D. Henri que l'on croyoit resté sur le champ de bataille, on en fit autant parmi les prisonniers ; on ne le trouva pas, et on ne pouvoit l'y trouver. D. Pèdre en devint furieux, et apercevant du Guesclin au nombre des prisonniers que l'on avoit rassemblés ensemble, il essaya de se jeter sur lui et de le frapper, tout désarmé qu'il étoit, d'une dague qu'il avoit à la main ; mais on l'empêcha de faire une si mauvaise et si honteuse action. Au moins, dit-il au prince de Galles, donnez-le moi, je le payerai son poids d'argent. Le prince indigné le lui refusa, et dit ces belles paroles :

« Vous me connoissez bien mal de me faire une proposition si indigne de moi , et que tout le monde et moi-même me reprocherois éternellement. Si messire Bertrand étoit votre prisonnier , je le rachèterois de son pesant de pierreries : je vois assez quel traitement vous lui feriez , s'il étoit entre vos mains.

Le prince fit ensuite avancer en sa présence le maréchal d'Andrehan , et lui dit qu'il étoit fort étonné de le voir parmi ses prisonniers , et qu'il devoit savoir que n'ayant pas payé sa rançon , et se trouvant pris les armes contre lui , il étoit dans le cas de perdre la tête. Le maréchal lui répondit qu'il ne le pensoit pas ainsi ; qu'il s'étoit armé pour Dom Henri contre Dom Pèdre , et non contre le prince d'Angleterre. Le prince ne voulut pas être juge lui-même de cette question , il la déféra à douze chevaliers , lesquels après avoir mûrement examiné l'affaire , la décidèrent en faveur du maréchal , et le renvoyèrent de cette accusation.

Il y avoit aussi un nombre de seigneurs castillans qui furent pris dans le combat armés pour D. Henri. D. Pèdre vouloit les faire tous mourir , comme criminels de lèse majesté ; mais Edouard le pria de leur pardonner , ce qu'il ne put lui refuser , sauf à trouver le moment de contenter son caractère vindicatif. Ces seigneurs rentrés en grâce lui firent hommage et serment

de fidélité : les villes de Burgos , de Léon , Tolède , Cordoue , Séville , et toutes les autres du royaume envoyèrent des députés au roi , et toute la noblesse vint en personne lui faire la cour , et son fidèle serviteur Dom Fernand de Castro vint le rejoindre : enfin dans l'intervalle d'un mois tous les pays et places qu'il avoit perdus étoient rentrés sous son obéissance. Par reconnoissance pour les bienfaits du prince de Galles , il voulut au commencement de sa bonne fortune que la justice se rendit souverainement au nom de ce prince ; mais quand son état fut parfaitement et solidement rétabli , il changea de conduite tout aussitôt ; il ne tint plus aucun compte des promesses qu'il lui avoit faites , et l'amusa de fausses espérances pendant quatre mois que le brave et trop généreux Edouard passa à Valladolid , durant les grandes chaleurs de l'été. Sa santé en fut considérablement endommagée , et ses médecins craignirent que le mal ne devînt sérieux , comme il le devint en effet : car au bout de quelque temps l'enflure se déclara , et dégénéra en hydropisie , qui l'emporta à la fin comme nous le dirons en son temps. Cette maladie l'engagea à reprendre le chemin de la Guienne , d'autant plus qu'il savoit que D. Henri y étoit , faisoit des courses , et avoit pris d'assaut la ville de Bagnères en Bigorre , et s'y étoit fortifié. Il eut quelques difficultés avec le roi de

Navarre qui étoit sorti de prison, au sujet de son passage par les montagnes, mais les choses s'arrangèrent dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, au moyen de quoi il se rendit à Bayonne.

Pendant son séjour à Valladolid, il avoit mis à rançon presque tous les prisonniers français, ou les avoit échangés; et de tant de personnes de marque qu'il tenoit, il ne s'étoit réservé que le seul Bertrand du Guesclin. Son conseil lui remontra que s'il lui rendoit sa liberté, toute la Castille pourroit encore se réunir sous sa conduite, par la haine que l'on portoit à D. Pèdre; que cela occasioneroit une seconde guerre plus dangereuse que la première, parce que l'armée anglaise, affoiblie par les maladies et par les fatigues, ne pourroit repasser en Espagne, sans être exposée à périr de misère dans un pays stérile, où les vivres lui seroient aisément coupés; que même D. Pèdre profiteroit de l'événement pour éluder ses promesses. Sur ces représentations, le prince jugea à propos de conserver du Guesclin en son état de prisonnier, et de l'emmener ou envoyer à Bordeaux.

Il ne faut pas passer ici sous silence un nouveau trait de perfidie de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. On a vu qu'il avoit été fait prisonnier par Olivier de Mauny, et nous venons de dire qu'il étoit devenu libre; voici comment cela arriva. Mauny, que Bertrand avoit laissé comme

son lieutenant dans son comté de Borgia, y avoit mis en bonne garde le roi de Navarre. Après que la bataille de Navarret fut perdue pour D. Henri, Mauny jugea bien qu'il ne pourroit garder sa ville, et que soit de la part des Anglais ou des Navarrois qui voudroient ravoir leur roi, il seroit infailiblement assiégé, et se détermina à composer avec le Navarrois de sa rançon: celui-ci convint de lui donner une de ses terres en Normandie, une somme d'argent, et trois mille livres de rente, et de lui mettre dans les mains, comme otage de ses promesses, le prince Pierre son second fils. Mauny accepta les conditions: le jeune prince est amené à Borgia, Charles est mis en liberté. Ils partent ensemble pour aller à Tudelle donner la dernière formalité à leur traité. Mais au lieu d'en voir exécuter les conditions, Mauny est arrêté lui-même par ordre de ce perfide roi, et son frère Eustache de Mauny présent à cette violence, ayant mis l'épée à la main pour défendre son frère, est tué sous ses yeux. Par grâce on lui promet sa liberté, à la condition préalable de rendre l'infant, et il en fallut passer par là. Ainsi ce brave Breton fut la dupe de sa bonne foi et de sa confiance; il eut le chagrin de perdre son frère, et n'eut pas même du Navarrois la dépense qu'il avoit faite pour lui à Borgia, non plus que sa rançon.

Le roi D. Henri, en se sauvant après

la perte de la bataille de Navarret, courut mille aventures aussi fâcheuses l'une que l'autre. Il se rendit d'abord à Borgia où Mauny lui donna des chevaux frais ; de là il passa au royaume d'Aragon , et étant près d'y entrer, il fut reconnu et attaqué par plusieurs hommes qui voulurent le tuer ou le prendre , pensant que s'ils le menoient mort ou vif au roi D. Pèdre, ils tireroient de lui une récompense digne d'un si grand service ; mais sa valeur ou , pour mieux dire, la Providence qui lui gardoit la couronne de Castille, le tira de ce danger. Il vit le roi d'Aragon de qui il reçut tous les témoignages possibles d'amitié ; mais ayant quelque soupçon que sa personne n'étoit pas là en sûreté, et qu'on avoit dessein de l'arrêter, il jugea à propos de se sauver ; ce qu'il fit en trompant un nombre de gardes qu'on lui avoit donnés comme par honneur, qui en effet étoient pour ne le point perdre de vue ; en sorte qu'il se trouva sur les terres du comte de Foix , avant qu'on se fût aperçu de son évasion à la cour d'Aragon. Il envoya à Barcelone un gentilhomme qui l'avoit accompagné dans sa fuite, et le chargea d'une lettre de créance, pour faire entendre au roi d'Aragon que ce n'étoit pas par aucun motif de défiance de lui ou de son conseil qu'il avoit ainsi quitté ses états ; mais pour que tout le monde jugeât que le roi n'étoit plus disposé à le secourir, et par là lui épargner

des chagrins de la part de Dom Pèdre, qui, disoit-on, menaçoit de lui déclarer la guerre.

Le roi d'Aragon feignit de prendre ces excuses pour valables : mais il ne les reçut intérieurement que pour ce qu'elles étoient. Le comte de Foix, quoiqu'ennemi de Dom Henri dans la dernière bataille, eut assez de générosité pour le recevoir comme un prince malheureux ; il compatit à sa mauvaise fortune, lui fit bon accueil, et le prince le quitta très-satisfait. Cependant on a cru que le comte avoit eu regret de ne l'avoir pas fait arrêter.

De là D. Henri se rendit à Toulouse où résidoit le duc d'Anjou, frère du roi de France, ennemi juré des Anglais, et toujours secrètement fâché de leurs succès. Là D. Henri, tranquille et en sûreté, se mit à recueillir les débris de ses malheurs ; et ayant été joint par quelques gentils-hommes bretons, il se mit à faire des courses dans la Guienne, pour se venger du prince de Galles, qui n'y étoit pas encore de retour. Il prit par escalade la ville de Bagnères en Bigorre, comme nous l'avons déjà dit, et de là il se répandoit sur toute l'étendue de la domination anglaise, et y faisoit le plus de dégât qu'il pouvoit.

La princesse de Galles en porta ses plaintes au roi de France Charles V, comme suzerain. Le roi manda à D. Henri de cesser ses hostilités, et fit même arrêter et

mettre en prison le jeune comte de Sancerre, qui assembloit ses amis, et levoit des soldats pour aller le joindre. Sur ces entrefaites, le prince de Galles arriva en Guienne, ce qui obligea D. Henri à se contenir et à prendre garde à lui-même; car il fut instruit que l'on mit bientôt des troupes sur pied pour le suivre et le charger. Cela l'obligea de quitter Bagnères, de licencier pour un temps les troupes qu'il avoit rassemblées, et de se retirer à Toulouse où il étoit assuré d'un asile.

Peu après son arrivée dans cette ville, la reine sa femme se rendit auprès de lui: elle avoit passé par l'Aragon qu'elle avoit été obligée de quitter par ordre du roi, qui même avoit retenu sa fille aînée, mariée à l'infant D. Juan, fils de D. Henri. Les raisons de ce roi pour en user ainsi étoient sensées. D. Pèdre étoit un ennemi trop dangereux et trop puissant pour n'être pas redouté; de sorte que depuis son rétablissement en Castille, l'Aragonois avoit fait avec lui un traité de paix, par lequel il s'étoit engagé à être son allié pour toujours, et à renoncer aux intérêts de Dom Henri. Ainsi le roi d'Aragon se trouvoit absolument lié; il sembloit que de toutes parts toutes choses tournassent au désavantage de D. Henri et favorisassent son adversaire.

Mais les desseins de la Providence n'étoient pas remplis: elle avoit mis D. Henri

sur le trône de Castille , et elle l'en avoit renversé par sa volonté que l'on doit adorer , sans en sonder les décrets : nous allons dans le livre suivant , la voir exercer sa justice , et punir l'exécrable D. Pèdre de ses anciens et de ses nouveaux forfaits.

Fin du troisième Livre et du Tome premier.

sur le trône de Castille, et elle l'est
trouvée par un soldat qui l'on doit
nous enlever les honneurs : nous allons
dans le lieu suivant, le voir exécuter sa
justice et pour l'exécution de l'ordre de
ses ordres et de ses honneurs l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

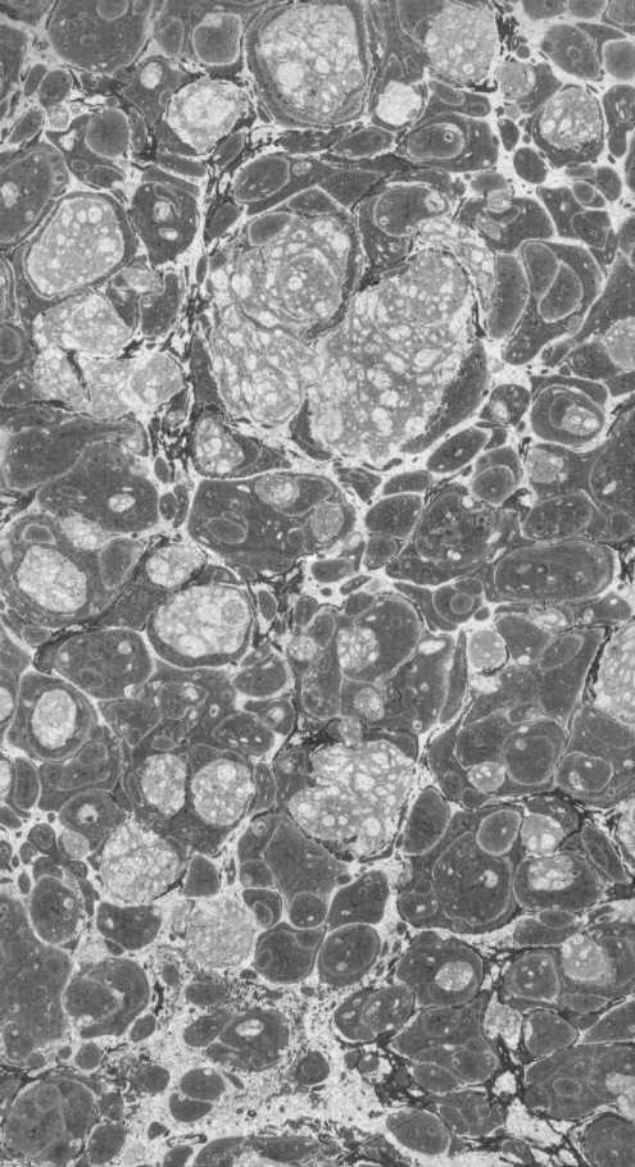
Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

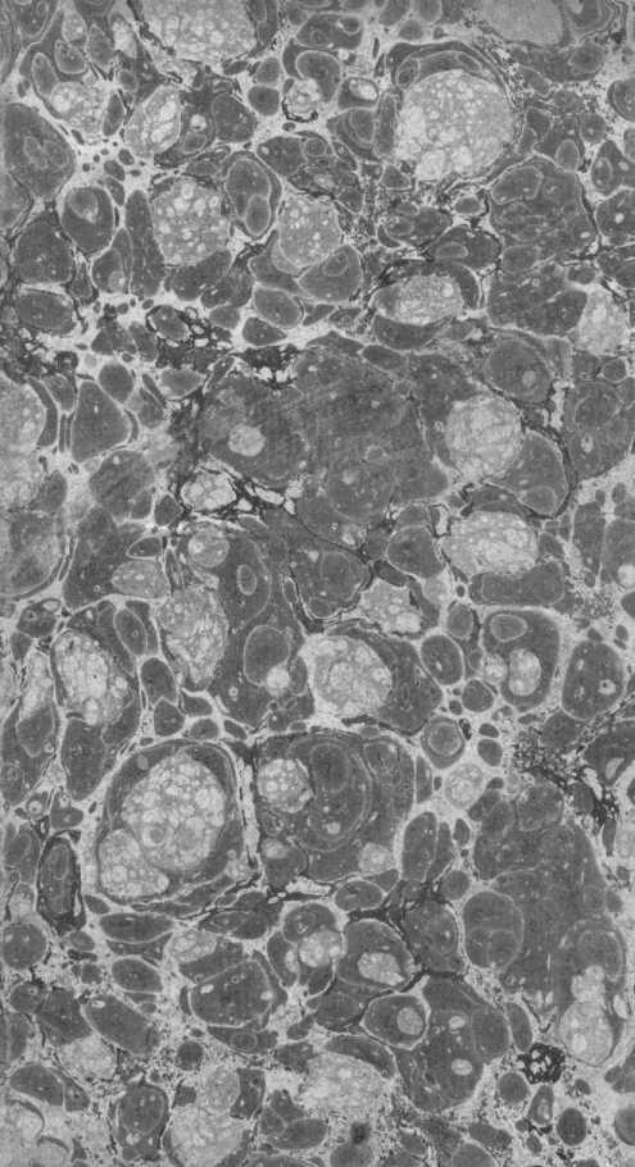
Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.

Il y a un grand nombre de personnes
qui se sont réunies pour voir l'exécution
de l'ordre de ses ordres et de ses honneurs
l'ordinaire.









HISTOIRE
DE
DU GUESCLIN

I

G 38043